Les Aventures d'Alice au Pays des Merveilles.

Lewis Carroll.

Nouvelle traduction de
Laurent Paul Sueur.

Illustrations en noir et blanc de
John Tenniel.

Les Aventures d'Alice au Pays des Merveilles.
Nouvelle traduction de Laurent Paul Sueur.
by Laurent Sueur

Copyright © 2024 Laurent Sueur.
All rights reserved.

No part of this book may be reproduced
or used in any manner without the prior written permission
of the copyright owner, except for the use
of brief quotations in a book review.

To request permissions, contact the publisher at
l.sueur@yahoo.com

Ebook: ISBN 978-2-9595124-6-9

First ebook edition: August 2024.

Edited by Laurent Sueur.

Laurent Sueur
1 B rue Alfred Duthil,
76160 Darnétal.
France.

Table des matières.

Poème introductif.

A l'intérieur du terrier du lapin.

La mare de larmes.

La course aux élections et une longue histoire.

Le lapin fait intervenir le petit Bill.

Les conseils d'une chenille.

Cochon et poivre.

Un goûter complètement fou.

Le terrain de croquet de la Reine.

Histoire de la simili-tortue.

Le quadrille des homards.

Qui a volé les tartes?

La déposition d'Alice.

Lentement, nous glissons tous
Dans un après-midi doré.
Les deux rames sont maladroitement
Maniées par de petits bras,
Alors que de petites mains
Prétendent, en vain,
Guider nos errances.

Ah, trois cruel! A un tel moment,
Dans cette atmosphère rêveuse,
On implore un conte
D'un souffle trop faible pour faire frémir
La plume la plus légère!
Que peut bien valoir une pauvre voix
Contre trois langues réunies?

L'impérieuse première donne
L'ordre de commencer.
La deuxième, d'un ton plus doux,
Espère que, dedans, il y aura de la folie.
La troisième interrompt l'histoire
Pas plus d'une fois par minute.

Immédiatement, le silence s'impose:
En rêve elles poursuivent
L'enfant endormie, voyageant
Dans des univers sauvages et inconnus,
Et qui parle aimablement
Avec des oiseaux et des animaux
A peine réels.

L'histoire se tarit déjà
Alors que les puits de l'imagination s'assèchent.
L'une essaie de mettre le sujet de côté
En disant que le reste

Sera pour la fois prochaine.
C'est déjà la fois prochaine,
Répondent les voix rieuses.

Ainsi se construisit
La légende du pays des merveilles:
Lentement, pas à pas,
Ses événements pittoresques
Prirent forment.
Maintenant l'histoire est terminée
Et on ramène, à la maison,
Une bande de joyeux copains,
Alors que le soleil se couche.

Alice! Prends une histoire enfantine et,
Avec une main légère,
Dépose-la où les rêves de l'enfance
Se reflètent
Dans le souvenir de l'orchestre mystique,
Comme la couronne du pèlerin
Faite de fleurs fanées
Arrachées à une terre lointaine.

Chapitre 1.

A l'intérieur du terrier du lapin.

Alice commençait à être très fatiguée de rester assise à côté de sa sœur, sur la berge, et de n'avoir rien à faire. Une fois ou deux, elle avait jeté un coup d'œil sur le livre que sa sœur était en train de lire, mais il ne contenait ni images ni dialogues. Alice se demanda à quoi pouvait bien servir un livre sans images ni dialogues.

Elle réfléchit alors (autant qu'elle le put car la chaleur l'avait rendue endormie et stupide) sur le fait de tresser une guirlande de pâquerettes et si ce bonheur valait la peine de se lever pour aller en cueillir. Soudain, un lapin blanc aux yeux roses passa en courant tout près d'elle.

Ceci n'avait rien de particulièrement remarquable, et Alice ne trouva pas, non plus, tellement bizarre d'entendre le lapin se dire à lui-même: «oh, mon Dieu! Oh, mon Dieu! Je vais être en retard»! Plus tard, Lorsqu'elle y réfléchit, elle pensa qu'elle aurait dû s'en étonner mais, sur le moment, cela lui avait semblé assez naturel. Cependant, lorsque le lapin tira une montre de la poche de son gilet, qu'il la regarda, et qu'il se mit à courir de plus belle, Alice se dressa d'un bond, car il lui vint immédiatement à l'esprit qu'elle n'avait jamais vu de lapin avec une poche de gilet, prenant une montre logée dedans. Brûlant de curiosité, elle traversa le champ en courant après lui: elle eut juste le temps de le voir s'engouffrer dans un grand terrier situé sous la haie.

Un instant plus tard, elle y pénétra, sans se demander, une seule fois, comment elle allait pouvoir en sortir.

Le terrier était d'abord droit comme un tunnel, puis, soudain, il plongeait. C'était si inattendu qu'Alice n'eut pas le temps de penser à s'arrêter car elle tomba tout de suite dans un puits qui semblait être très profond.

Le puits était très profond, ou elle très lente à tomber, car elle eut beaucoup de temps pour regarder autour d'elle et se demander ce qui allait se passer après. Tout d'abord, elle essaya de regarder en bas pour voir où elle allait arriver, mais il faisait trop noir pour voir quoi que ce soit. Ensuite, elle regarda les parois du puits, et remarqua qu'elles étaient composées de placards et d'étagères. De temps en temps, elle voyait des cartes de géographie et des tableaux accrochés à des clous. En passant, elle prit un pot sur une étagère. Il était écrit: MARMELADE D'ORANGES; mais, à sa grande déception, il était vide. Elle ne voulut pas le laisser tomber de peur de tuer quelqu'un en dessous; elle s'arrangea, alors, pour le mettre dans un des placards devant lesquels elle passait en tombant.

Elle se dit à elle-même: «désormais, après une telle chute, cela me sera bien égal de tomber dans les escaliers! A la maison, tout le monde va me trouver courageuse! Sauf que même si je tombais du haut du toit, je n'en parlerais à personne»! Ce qui était probablement vrai.

Elle tombait, tombait, tombait encore. La chute allait-elle enfin finir? «Je me demande combien de kilomètres j'ai pu parcourir maintenant?», dit-elle à voix haute. «Je dois me rapprocher du centre de la Terre. Voyons: cela pourrait faire une chute de six mille cinq cents kilomètres… je crois». Car, comme vous pouvez le constater, dans la salle de classe, Alice avait appris plusieurs choses de cette nature. Bien que ce ne fût pas le moment d'étaler ses connaissances, puisqu'il n'y avait personne pour l'écouter, c'était tout de même un bon exercice de le répéter. «Oui, cela pourrait être la bonne distance… mais je dois me demander, maintenant, à quelle latitude ou longitude je me trouve». Alice n'avait pas la moindre idée de ce qu'étaient la latitude et la longitude, mais elle pensait que c'étaient des mots savants qui faisaient bien quand on les prononçait.

Elle continua: «je me demande si je vais passer à travers la Terre! Cela sera amusant d'arriver au milieu de ces gens qui marchent la tête en bas! Je crois qu'on les appelle les *antipathiques*». Cette fois, elle était plutôt heureuse d'être seule, car ça n'avait pas l'air d'être le bon mot. «Mais, je devrai leur demander quel est le nom du pays, bien sûr. S'il vous plaît, Madame, est-ce la Nouvelle-Zélande ou l'Australie»? Et elle essaya de faire la révérence tout en parlant; imaginez-vous faire une révérence alors que vous tombez dans le vide! Pensez-vous que vous pourriez le faire? «Et, du fait de la question, la dame pensera que je suis une petite fille

ignorante! Non, il vaudrait mieux ne rien demander; peut-être que je verrais le nom écrit quelque part».

Elle tombait, tombait, tombait encore. Puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire, Alice se remit à parler: «je manquerai beaucoup à Dinah ce soir; enfin je le suppose»! Dinah était la chatte. «J'espère qu'ils penseront à sa soucoupe de lait pour le goûter. Ma chère Dinah, j'aurais aimé que tu sois ici avec moi! J'ai bien peur qu'il n'y ait pas une seule souris dans les parages, mais tu pourrais, peut-être, attraper une chauve-souris. Tu sais, ça ressemble beaucoup à une souris. Mais est-ce que les chats mangent les chauves-souris? Je me le demande». À cet instant, Alice commença à s'endormir; elle se mit à se dire à elle-même, dans une sorte de rêve encore éveillé: «est-ce que les chats mangent les chauves-souris? Est-ce que les chats mangent les chauves-souris?»; et parfois: « est-ce que les chauves-souris mangent les chats»? Car, voyez-vous, comme elle était incapable de répondre à aucune des deux questions, l'ordre des choses n'avait pas tellement d'importance. Elle sentit qu'elle commençait à somnoler et à rêver qu'elle marchait, main dans la main, avec Dinah, et lui disait très sérieusement: «maintenant, Dinah, dis-moi la vérité: as-tu déjà mangé une chauve-souris»? Soudain, patatras, elle atterrit sur un tas de branchages et de feuilles mortes: sa chute avait pris fin.

Alice ne s'était pas fait le moindre mal. Elle se leva immédiatement. Elle regarda vers le haut mais tout était noir au-dessus de sa tête. Devant elle il y avait un autre long couloir: le lapin blanc était toujours visible et il courait à toute vitesse. Il n'y avait pas un instant à perdre. Alice se mit alors à courir. Le lapin s'engagea dans un virage; elle eut juste le temps de l'entendre dire: «par mes oreilles et mes moustaches, comme il se fait tard»! Elle était très près de lui lorsqu'elle-même commença à tourner mais, au sortir du virage, le lapin avait déjà

disparu. Elle se trouvait à présent dans une longue salle basse, éclairée par une rangée de lampes, accrochées au plafond.

Il y avait des portes autour de la salle, mais elles étaient toutes fermées à clé. Alice fit tout un côté, puis l'autre, en essayant de les ouvrir une par une. Triste, elle se dirigea vers le milieu de la pièce, en se demandant comment elle allait pouvoir faire pour sortir de cet endroit.

Elle se rapprocha d'une petite table à trois pieds, en verre massif. Il n'y avait rien dessus, si ce n'est une minuscule clé en or. La première idée qui vint à l'esprit d'Alice fut qu'elle pouvait ouvrir l'une des portes de la salle. Hélas, soit les serrures étaient trop grandes, soit la clé était trop petite: aucune des portes ne voulut s'ouvrir. Quoi qu'il en soit, lors de son deuxième passage, elle découvrit un rideau tiré qu'elle n'avait pas encore remarqué; derrière ce rideau se trouvait une petite porte haute de quarante centimètres environ. Elle essaya d'introduire la petite clé en or dans la serrure, et elle fut ravie de constater qu'elle y entrait parfaitement!

Alice ouvrit la porte, et découvrit qu'elle donnait sur un petit couloir, guère plus grand qu'un trou à rat. Elle s'agenouilla et aperçut, au bout du couloir, le plus joli des jardins. Elle voulait sortir de cette pièce sombre, afin d'aller se promener au milieu des parterres de fleurs aux couleurs claires, et des fontaines d'eau fraîche. Cependant, elle ne pouvait même pas faire passer sa tête par la porte d'entrée. «Et même si ma tête pouvait passer à travers», pensa la pauvre Alice, «cela ne me servirait pas à grand-chose, à cause de mes épaules. Oh, j'aimerais vraiment pouvoir me rétracter comme une longue-vue! Je crois que je pourrais le faire si seulement je savais comment commencer». Car, voyez-vous, il venait de se passer tant de choses bizarres, que, maintenant, elle

pensait que très peu de choses étaient vraiment impossibles.

Il semblait inutile d'attendre à côté de la petite porte. Aussi, elle revint vers la table, en espérant presque y trouver une autre clé ou, du moins, un livre de recettes pour replier les gens comme des longues-vues. Cette fois-ci, elle y trouva un flacon. «Il n'était sûrement pas là tout à l'heure», déclara Alice. Il y avait une étiquette en papier, attachée au goulot, sur laquelle étaient écrits, en grosses lettres bien imprimées, ces mots: « BOIS-MOI».

C'était très joli de dire «bois-moi», mais notre sage petite Alice n'allait tout de même pas faire cela immédiatement. Elle dit: «non, je vais d'abord bien regarder pour voir si le mot poison est marqué dessus». En fait, elle avait lu plusieurs gentilles petites histoires sur des enfants brûlés, dévorés par des bêtes sauvages, ou victimes d'autres choses désagréables, tout cela uniquement parce qu'ils avaient oublié les règles simples enseignées par leurs amis comme, par exemple, qu'un tisonnier chauffé au rouge vous brûlera si vous le tenez trop longtemps, ou que, si vous vous couper le doigt très profondément avec un couteau, d'ordinaire il saigne. Elle n'avait jamais oublié que si l'on boit une bonne partie du contenu d'une bouteille portant l'étiquette «poison», il est presque certain que cela vous causera, tôt ou tard, des ennuis.

Cependant, ce flacon ne portant pas l'étiquette «poison». Alice se hasarda alors à en goûter le contenu. Elle le trouva très bon. En fait, le goût rappelait à la fois la tarte aux cerises, la crème anglaise, l'ananas, la dinde

rôtie, le caramel, et les toasts chauds avec du beurre dessus. Elle avala tout en très peu de temps.

«Quelle drôle de sensation!», dit Alice, «je dois être en train de me replier comme une longue-vue».

Et c'est ce qu'elle faisait: elle ne mesurait plus que vingt-cinq centimètres. Son visage s'éclaira à l'idée qu'elle avait maintenant la bonne taille pour franchir la petite porte et pénétrer dans le magnifique jardin. Néanmoins, elle attendit d'abord quelques minutes pour voir si elle allait rapetisser encore. Elle se sentait un peu inquiète à ce sujet, «car, voyez-vous, cela pourrait mettre un point final», se dit Alice, «à mon évasion; je pourrais m'éteindre comme une bougie; je me demande à quoi je ressemblerais alors». Et elle essaya d'imaginer à quoi ressemble la flamme d'une bougie une fois que la bougie est éteinte, car elle n'arrivait pas à se souvenir d'avoir jamais vu une chose pareille.

Au bout d'un moment, comme rien de nouveau ne s'était produit, elle décida d'aller immédiatement dans le jardin. Malheureusement, pour la pauvre Alice, dès qu'elle arriva à la porte, elle s'aperçut qu'elle avait oublié la petite clé en or: quand elle revint à la table pour la prendre, elle se rendit compte qu'elle ne pouvait pas l'atteindre. Elle pouvait la voir très nettement à travers le verre. Elle fit de son mieux pour escalader un des pieds de la table, mais il était trop glissant; aussi, après s'être épuisée à essayer, la pauvre petite fille s'assit et pleura.

«Allons, ça ne sert à rien de pleurer comme ça!», se dit-elle d'un ton sévère, «je te conseille de t'arrêter immédiatement»! Elle avait l'habitude de se donner de très bons conseils qu'elle suivait rarement. Parfois, elle se grondait tellement que les larmes lui venaient aux yeux. Elle se rappela qu'un jour elle avait essayé de se gifler pour avoir triché au cours d'une partie de croquet qu'elle jouait contre elle-même; cette étrange enfant aimait beaucoup faire semblant d'être deux personnes

différentes. «Mais c'est inutile à présent», pensa la pauvre Alice, «de faire semblant d'être deux! C'est tout juste s'il reste assez de moi-même pour former une seule personne respectable»!

Son regard tomba sur une petite boîte en verre placée sous la table; elle l'ouvrit et y trouva un gâteau très petit sur lequel les mots «MANGE-MOI» étaient très joliment tracés avec des raisins secs. «Ma foi, je vais le manger», dit Alice, «s'il me fait grandir, je pourrai atteindre la clé, s'il me fait rapetisser, je pourrai me glisser sous la porte. D'une façon, comme de l'autre, j'irai dans le jardin; peu importe ce qui adviendra ensuite».

Elle mangea un petit morceau et, angoissée, elle se dit: «quelle direction, quelle direction»? Elle avait sa main sur sa tête afin de sentir dans quel sens elle pousserait. Elle fut surprise de constater qu'elle avait toujours la même taille: bien sûr, c'est généralement ce qui arrive quand on mange un gâteau, mais Alice avait tellement pris l'habitude de s'attendre à des choses bizarres, que, pour elle, la vie ne pouvait plus être aussi ordinaire qu'avant.

C'est pourquoi elle se remit au travail et termina le gâteau jusqu'à la dernière miette.

Chapitre 2.

La mare de larmes.

«De plus en plus curilleuse!», s'écria Alice. Elle était tellement surprise que, sur le moment, elle en oublia les règles du français courant. «Voilà que je m'allonge comme la plus grande longue-vue qui ait jamais existé! Adieu, mes pieds»! Lorsqu'elle les regarda, ils lui semblèrent avoir presque disparu, tant ils étaient loin.

«Oh, mes pauvres petits pieds, je me demande qui vous mettra vos bas et vos chaussures à présent! Moi, je suis sûre que j'en serai incapable! Je serai beaucoup trop loin pour m'inquiéter pour vous: il faudra vous débrouiller tout seul. Mais il faut que je sois gentille avec eux», pensa Alice, «sinon, peut-être qu'ils refuseront de marcher dans la direction où je voudrai aller! Voyons un peu: je leur donnerai une nouvelle paire de bottines à chaque Noël».

Là-dessus, elle se mit à réfléchir comment elle s'y prendrait pour faire parvenir les souliers à destination. «Il faudra les confier à un transporteur», pensa-t-elle, «ce sera très drôle d'envoyer des cadeaux à ses propres pieds! L'adresse paraîtra bizarre!

Pied droit d'Alice, chevalier de la Reine,

Devant le foyer de la cheminée,
Juste à côté du pare-feu.
Avec tout l'amour d'Alice.

Oh, mon Dieu! Je raconte n'importe quoi»!

Juste à ce moment, sa tête heurta le plafond de la pièce: en fait, elle mesurait maintenant plus de deux mètres soixante-quinze. Elle s'empara immédiatement de la petite clé en or et retourna, en toute hâte, à la porte du jardin.

Pauvre Alice, tout ce qu'elle put faire fut de se coucher sur le côté pour regarder avec un œil le jardin au bout du tunnel. Passer était encore plus impossible qu'avant. Elle s'assit et se remit à pleurer.

«Tu devrais avoir honte de toi», se dit Alice, «une grande fille comme toi», (c'est le cas de le dire!), «pleurer comme tu le fais! Arrête-toi tout de suite, je te le demande»! Mais elle continua de la même façon. Elle versa des litres de larmes et fut bientôt entourée par une grande mare, profonde de dix centimètres environ, qui s'étendait jusqu'au milieu de la pièce.

Au bout d'un moment, elle entendit, au loin, le bruit atténué de pieds qui trottinaient. Elle essuya rapidement ses yeux pour voir qui arrivait. C'était le lapin blanc qui revenait, très bien habillé, avec une paire de gants blancs en cuir dans une main, et un grand éventail dans l'autre. Il trottinait, aussi vite qu'il le pouvait, en marmonnant: «oh, la duchesse, la duchesse! Oh, elle va être furieuse si je la fait attendre»! Alice était tellement désespérée qu'elle était prête à demander de l'aide à qui que ce soit. Aussi, lorsque le lapin arriva près d'elle, elle commença, d'une voix basse et timide: «Monsieur, s'il vous plaît…». Le lapin sursauta violemment, laissa tomber les gants de cuir blanc et l'éventail, puis courut, aussi vite qu'il le put, vers un endroit obscure.

Alice ramassa l'éventail et les gants. Comme il faisait très chaud dans la pièce, elle s'éventa tout le temps qu'elle parla: «mon Dieu, mon Dieu, comme tout est bizarre aujourd'hui! Pourtant, hier, les choses se passaient comme d'habitude. Je me demande si je n'ai pas été transformée durant la nuit! Voyons voir: étais-je bien la même quand je me suis levée ce matin? Je crois me rappeler que je me suis sentie un peu différente. Mais, si je ne suis pas la même, la question suivante est: qui suis-je donc? Ah, c'est un grand mystère»! Elle se mit donc à penser à tous les filles qu'elle connaissait, et plus précisément celles de son âge, pour voir si elle n'avait pas été transformée en l'une d'elles.

«Je suis sûre de ne pas être Ada», se dit-elle, «car ses longs cheveux ont de grosses boucles, alors que les miens ne bouclent pas du tout. Je suis également sûre de ne pas être Mabel, car je connais toutes sortes de choses alors qu'elle ne connaît presque rien! De plus, elle est elle, et moi je suis moi, et… oh mon Dieu, comme tout cela est

déconcertant! Je vais vérifier si je me souviens de tout mon savoir. Voyons voir: quatre fois cinq font douze, quatre fois six font treize, et quatre fois sept font… oh, mon Dieu, je n'arriverai jamais jusqu'à vingt à cette vitesse! Mais la table de multiplication ne prouve rien, essayons la géographie. Londres est la capitale de Paris, Paris est la capitale de Rome, et Rome… non, c'est tout faux, j'en suis sûre! J'ai dû être changée en Mabel! Je vais essayer de réciter *Comme le petit*… ». Elle croisa ses mains et les posa sur ses genoux, comme si elle récitait une leçon. Elle se mit à réciter le poème, mais sa voix était rauque et étrange, et les mots ne vinrent pas de la même manière que d'habitude:

«Comme le petit crocodile
Améliore le brillant de sa queue
En versant l'eau du Nil
Sur chaque écaille dorée!

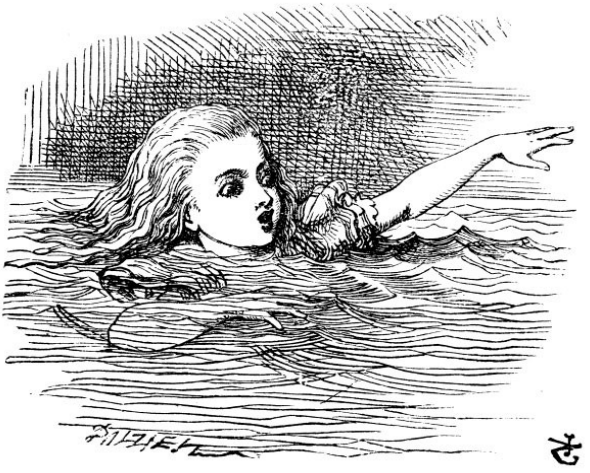
Comme il semble sourire gaiement,
Comme il écarte bien ses griffes
Pour accueillir de petits poissons dedans,
Alors que sa gentille mâchoire sourit»!

«Je suis sûre que ce ne sont pas les bonnes paroles», dit la pauvre Alice. Les larmes lui montèrent aux yeux et elle continua: «après tout, je dois être Mabel, et il va falloir que j'aille habiter dans cette petite maison inconfortable. Je n'aurai quasiment pas de jouets. Il faudra apprendre tant de leçons! Non, ma décision est prise: si je suis Mabel, je reste ici! Il sera inutile de pencher la tête vers moi en disant 'remonte, ma chérie', car, systématiquement, je lèverai les yeux et répondrai: 'dites-moi d'abord qui je suis'. Si on me donne le nom d'une personne qui me conviendra d'être, alors je remonterai; sinon, je resterai ici jusqu'à ce que je

devienne quelqu'un d'autre… Mais, mon Dieu», s'écria Alice en fondant brusquement en larmes, «j'aimerais tellement qu'on penche la tête vers moi! J'en ai tellement assez d'être ici, et toute seule, en plus»!

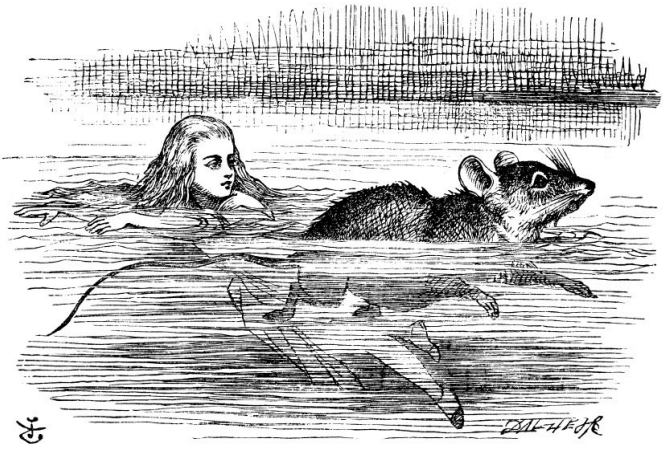
En disant cela, elle regarda ses mains et fut surprise de voir que, tout en parlant, elle avait mis un des petits gants blancs en cuir du lapin. «Comment ai-je pu faire cela?», songea-t-elle. «Je dois être en train de rapetisser, un fois encore». Elle se leva et s'approcha de la table afin de comparer sa taille avec elle; elle s'aperçut que, autant qu'elle pouvait en juger, elle avait environ soixante centimètres de haut, et qu'elle continuait à rapetisser rapidement. Elle comprit bientôt que cela était dû à l'éventail qu'elle tenait; elle le lâcha en toute hâte, juste à temps pour éviter de disparaître complètement.

«C'était moins une», dit Alice, effrayée par sa brusque transformation, mais très heureuse d'être encore de ce monde. «Maintenant, le jardin»! Elle retourna, en courant à toute vitesse, vers la petite porte. Hélas, elle était à nouveau fermée, et la petite clé en or se trouvait sur la table comme auparavant. «Les choses ne s'arrangent pas», pensa la pauvre enfant, «car je n'ai jamais été aussi petite qu'à présent, non, jamais! Et j'ose affirmer que c'est pas de chance, vraiment pas de chance»!



En prononçant ces mots, son pied glissa, et, un instant plus tard, plouf! Elle avait de l'eau salée jusqu'au menton. Sa première idée fut qu'elle était tombée, comme par miracle, dans la mer. «Dans ce cas», se dit-t-elle, «je vais pouvoir rentrer par le train». Alice était allée au bord de la mer une seule fois dans sa vie, et elle était arrivée à la conclusion que, partout où on allait sur les côtes anglaises, on trouvait un grand nombres de cabines de bain roulantes dans l'eau, des enfants en train de faire des trous dans le sable, avec des pelles en bois, puis, une rangée de pensions de famille et, derrière, une station de train. Quoi qu'il en soit, elle comprit vite qu'elle était dans la mare formée par les larmes qu'elle avait versées lorsqu'elle faisait deux mètres soixante-quinze de haut.

«Je regrette d'avoir autant pleuré!», dit Alice, tout en nageant pour essayer de se sortir de là. «Je suppose que, comme punition, je vais me noyer dans mes propres larmes! Ce sera une chose étrange, c'est certain! Mais tout est bizarre aujourd'hui».



À cet instant précis, elle entendit quelque chose se mouvoir dans l'eau de la mare, pas très loin d'elle. Elle nagea dans la direction du son, pour voir de quoi il s'agissait. Elle crut, tout d'abord, que cela pouvait être un morse ou un hippopotame. Mais, ensuite, elle se rappela combien elle était petite à présent. Elle comprit vite que ce n'était qu'une souris qui, comme elle, avait glissé dans la mare

«Est-ce que ce serait utile, maintenant», pensa Alice, «de parler à cette souris? Tout est tellement bizarre ici, qu'elle doit bien être capable de parler: je peux toujours essayer». Elle commença: «ô, souris! Sais-tu comment on peut sortir de cette mare? Je suis très fatiguée de nager par ici, ô souris»! Alice pensait que c'était là la bonne manière de parler à une souris. Elle n'avait jamais fait une telle chose avant mais elle se souvint avoir lu dans le livre de grammaire latine de son frère: «une souris, d'une souris, à une souris, une souris, ô souris»! La souris la regarda avec curiosité. Il lui sembla même la voir cligner un de ses petits yeux, mais elle ne répondit rien.

«Peut-être qu'elle ne comprend pas l'anglais», pensa Alice, «j'ose dire que c'est une souris française, venue ici avec Guillaume le Conquérant». Malgré tout son savoir historique, Alice n'avait pas une idée très claire sur la date des événements. Alors elle recommença à parler: «où est ma chatte»? C'était la première phrase de son manuel de français. La souris bondit brusquement hors de l'eau, et tout son corps parut frissonner de terreur. «Oh, je te demande pardon!», s'écria aussitôt Alice, craignant d'avoir froissé la pauvre bête. «J'avais complètement oublié que tu n'aimes pas les chats».

«Ne pas aimer les chats!», s'exclama la souris d'une ton véhément. «Aimerais-tu les chats si tu étais à ma place»?

«Ben, peut-être pas», répondit Alice d'une voix douce, «ne te fâche pas pour cela. Pourtant, je voudrais bien pouvoir te montrer notre chatte Dinah: je crois que tu te mettrais à aimer les chats si tu pouvais seulement la voir une fois. Elle est si paisible». Alice continua, se parlant un peu à elle-même, tandis qu'elle nageait paresseusement dans la mare. «Elle reste assise au coin du feu, à ronronner gentiment, tout en se léchant les pattes et en se lavant la figure. Elle se laisse câliner, et elle est très douée pour attraper les souris… Oh, je te demande pardon!», s'écria de nouveau Alice, car, cette fois-ci, la souris était toute hérissée. Elle était certaine de l'avoir offensée gravement. «Nous ne parlerons plus d'elle, puisque cela te déplaît».

«Vraiment!», s'écria la souris, qui tremblait jusqu'au bout de la queue. «Comme si, moi, j'allais parler d'une chose pareille! Dans notre famille, nous avons toujours détesté les chats. Ils sont méchants, mesquins et vulgaires! Ne prononce plus ce mot»!

«Je ne le ferai plus!», répondit Alice, qui avait hâte de changer de sujet de conversation. «Est-ce que tu… est-ce que tu aimes… les… les chiens»? La souris ne répondit

pas, aussi Alice continua avec empressement: «il y a, près de chez nous, un petit chien si charmant que j'aimerais bien te le montrer! Vois-tu, c'est un petit terrier à l'œil vif, avec, oh, de si longs poils bruns et bouclés! Il rapporte les objets qu'on lui jette, il fait le beau pour demander son dîner, et toutes sortes de choses, tellement que je ne m'en rappelle pas la moitié. Il appartient à un fermier qui dit que ce chien est si utile qu'il vaut 100 pièces d'or! Il dit qu'il tue les rats et… Oh, mon Dieu!», s'écria Alice d'un ton plein de remords, «j'ai bien peur de l'avoir offensée une fois de plus»! En effet, la souris s'éloignait d'elle en nageant aussi vite que possible, et en soulevant de grosses vagues à la surface de la mare.

Alice l'appela doucement: «souris, reviens, et nous ne parlerons plus ni de chats ni de chiens, puisque tu ne les aimes pas»! Quand la souris entendit cela, elle fit demi-tour et nagea lentement vers elle: son visage était tout pâle (de colère, pensa Alice), et elle déclara d'une voix basse et tremblante: «regagnons la rive, et là je te raconterai mon histoire; tu comprendras alors pourquoi je déteste les chats et les chiens».

Il était grand temps de partir, car la mare était maintenant pleine d'oiseaux et d'animaux qui étaient tombés dedans: il y avait un canard, un dodo, un perroquet, un aiglon, et plusieurs autres créatures bizarres. Alice ouvrit le chemin, et toute la troupe gagna la terre à la nage.

Chapitre 3.

La course aux élections et une longue histoire.

Étrange troupe, en vérité, que celle qui se rassembla sur la rive: oiseaux aux plumes traînant sur le sol, animaux aux poils collés au corps, ils étaient tous trempés, contrariés et mal à l'aise.

La première question fut, bien sûr, comment se sécher: ils se réunirent à ce sujet et, au bout de quelques minutes, Alice trouva tout naturel de bavarder familièrement avec eux, comme si elle les connaissait depuis toujours. En réalité, elle se disputa longuement avec le perroquet. Il finit par aller bouder en déclarant: «je suis plus âgé que toi, je connais les choses mieux que toi». Mais Alice ne voulut pas admettre cet argument sans connaître l'âge du perroquet: puisqu'il refusa catégoriquement de le dire, les choses en restèrent là.

Finalement, la souris, qui semblait être une personne avec de l'autorité, dit d'une voix forte: «asseyez-vous tous et écoutez-moi! Je vais vous sécher rapidement»! Ils s'assirent tous aussitôt, en formant un large cercle autour de la souris. Alice la regardait fixement d'un air inquiet, car elle était sûre d'attraper un mauvais rhume si elle ne se séchait pas très vite.

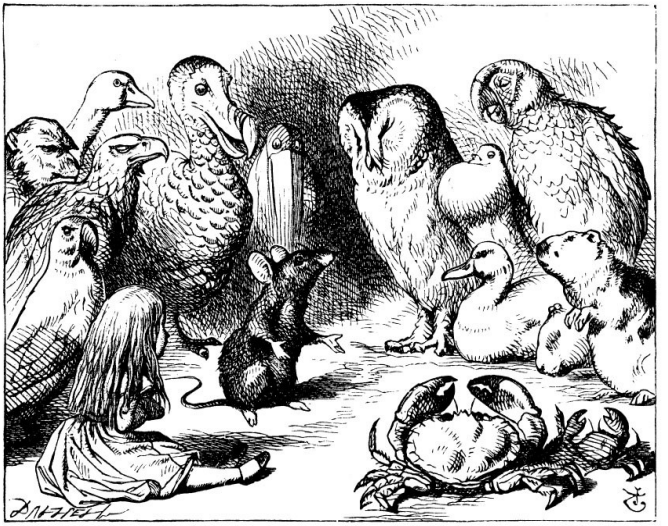
«Hum!», reprit la souris d'un air important, «Êtes-vous tous prêts? Voici la chose la plus aride que je connaisse. Silence, s'il vous plaît! Guillaume le Conquérant, à la cause duquel le pape était favorable, reçut bientôt la soumission des Anglais qui voulaient des chefs et qui s'étaient habitués, depuis quelque temps, aux usurpations et aux conquêtes. Edwin et Morcar, comtes de Mercie et de Northumbrie…».

«Berk!», s'exclama le perroquet en frissonnant.

«Je vous demande pardon?», dit la souris, très poliment, mais en fronçant le sourcil: «vous disiez»?

«Ça n'est pas moi!», répliqua le perroquet du tac au tac.

«J'avais cru vous entendre», déclara la souris. «Je continue. Edwin et Morcar, comtes de Mercie et de Northumbrie, se déclarèrent pour lui; et même Stigand, archevêque de Canterbury, bien connu pour son patriotisme, trouva cela opportun…».



«Trouva quoi?», demanda le canard.

«Trouva cela», répondit la souris d'un ton irrité, «bien sûr vous savez ce que le mot *cela* veut dire».

«Je sais assez bien ce que *cela* veut dire quand c'est moi qui trouve la chose», rétorqua le canard. «C'est généralement une grenouille ou un ver. La question est de savoir ce que trouva l'archevêque».

La souris ne releva pas la question, et continua rapidement: «… trouva cela opportun d'y aller avec

Edgard Atheling afin de rencontrer Guillaume et de lui offrir la couronne. Au début, l'a conduite de Guillaume fut modérée. Mais l'insolence des Normands… Comment te sens-tu à présent, ma petite?», ajouta-t-elle en se tournant vers Alice.

«Plus mouillée que jamais», répondit Alice d'un ton triste, «cela n'a pas du tout l'air de me sécher».

«Dans ce cas», déclara solennellement le dodo en se levant, «je propose que la réunion soit ajournée afin d'adopter, immédiatement, des mesures plus énergiques…».

«Parle en anglais!», s'exclama l'aiglon. «Je ne comprends pas la moitié de ces grands mots et, de plus, je crois que tu ne les comprends pas non plus»! Sur ces mots, il baissa la tête pour dissimuler un sourire: on entendit alors certains oiseaux ricaner.

«Ce que j'allais dire», reprit le dodo, vexé, «c'est que la meilleure chose pour nous sécher serait une course aux élections».

«Qu'est-ce que c'est qu'une course aux élections?», demanda Alice. Elle ne voulait pas tellement connaître la réponse mais le dodo s'était arrêté de parler, comme s'il estimait que quelqu'un devait prendre la parole, et personne n'avait l'air de vouloir parler.

«Ma foi», répondit l'oiseau, «la meilleure façon de l'expliquer, c'est d'y participer». Et puisque vous pourriez avoir envie d'essayer vous-même, un jour d'hiver, je vais vous raconter comment il procéda.

D'abord, il traça les limites d'une piste de courses à peu près circulaire. «La forme exacte n'a pas d'importance», dit-il. Puis, tous les membres du groupe se placèrent sur le parcours, ici ou là. Il n'y eut pas de «*un, deux, trois, partez»* car ils se mirent à courir quand ils le voulurent et s'arrêtent de même, si bien qu'il fut difficile de déterminer la fin de la course. Cependant, après environ une demi-heure de course, ils furent tous bien

secs. Le dodo cria alors: «la course est finie»! Ils se rassemblèrent autour de lui en demandant d'une voix haletante: «mais qui a gagné»?

Il fut incapable de répondre immédiatement à la question car il avait besoin d'y réfléchir. Il resta assis pendant un bon moment, un doigt sur le front: c'est dans cette position qu'on voit généralement Shakespeare sur les images qui le représentent. Les autres attendirent en silence. Finalement, il déclara: «tout le monde a gagné, et tout le monde doit recevoir un prix».

«Mais qui doit donner les prix?», demandèrent les autres en chœur.

«Elle, bien sûr», dit le dodo, en montrant Alice du doigt; et, immédiatement, ils se mirent tous autour d'elle, en criant: « des prix, des prix»!

Alice ne savait pas quoi faire. En désespoir de cause, elle mit la main dans sa poche, en sorti une boîte de dragées (heureusement, l'eau salée n'y avait pas pénétré), et les distribua à la ronde, en guise de prix. Il y en avait exactement une pour chacun.

«Mais il faut qu'elle ait également un prix», dit la souris.

«Bien sûr», répondit le dodo d'un ton très sérieux. «Qu'as-tu encore dans ta poche?», continua-t-il en se tournant vers Alice.

«Seulement un dé à coudre», répondit-elle tristement.

«Donne-le-moi», demanda-t-il.

Une fois de plus, Ils se pressèrent tous autour d'elle, tandis que le dodo présentait, solennellement, le dé à Alice, en disant: «nous vous prions de bien vouloir accepter, cet élégant dé à coudre». Quand il eut achevé ce bref discours, ils l'applaudirent chaleureusement.

Alice trouva tout cela complètement absurde, mais ils avaient tous l'air si sérieux qu'elle n'osa pas rire. Comme elle ne trouvait rien à dire, elle fit simplement une révérence et pris le dé, en essayant de paraître aussi solennelle que possible.

Il fallut donc manger les dragées, ce qui causa beaucoup de bruit et de désordre: les gros oiseaux se plaignirent de ne pas sentir le goût des leurs, alors que les petits s'étranglèrent, si bien qu'on fut obligé de leur taper dans le dos. Cependant, tout finit par s'arranger. Ils s'assirent à nouveau en cercle, et prièrent la souris de leur raconter une autre histoire.

«Tu m'avais promis, tu te souviens», dit Alice, «de me raconter ton histoire et de m'expliquer pourquoi tu détestes les Ch… et les Ch…», ajouta-t-elle à voix basse, craignant de la froisser une fois encore.

«C'est une histoire longue et triste!», s'exclama la souris en soupirant.

« Il est vrai que c'est une longue queue (1)», déclara Alice, en regardant avec étonnement la queue de la souris, « mais pourquoi la trouves-tu triste»? Pendant que la souris parlait, Alice continua à se creuser la tête à

ce sujet, de sorte que l'idée qu'elle se faisait de l'histoire ressemblait un peu à ceci:

Fureur dit à une Souris
Qu'il avait trouvée à la maison:
«Allons devant le tribunal;
Je te poursuis en justice.
Viens, je n'accepte pas de refus;
Il faut que ce procès ait lieu,
Car, vraiment, ce matin
Je n'ai rien à faire».
La souris répond au sale roquet:
«Cher Monsieur, un tel procès,
Sans jury ou juge,
Reviendrait à s'époumoner
En vain».
«Je serai juge, je serai juré,
Répondit le rusé Fureur.
C'est moi qui rendrai le verdict
Qui te condamnera à mort».

«Tu n'écoutes pas!», dit la souris d'un ton sévère à Alice. «A quoi penses-tu»?

«Je te demande pardon», répondit Alice très humblement, «tu étais arrivée au cinquième virage, je pense»?

«Je n'y étais pas!», s'exclama la souris d'un ton furieux.

«Ne nouais pas (2)», rétorqua Alice, toujours prête à rendre service, en regardant nerveusement autour d'elle. Laisse-moi donc t'aider à le dénouer»!

«Certainement pas!», Ajouta la souris en se levant et en s'éloignant. «Tu m'insultes en racontant toutes ces bêtises»!

«Ce n'est pas ce que je voulais dire!», dit la pauvre Alice pour s'excuser. «Mais, tu te froisses pour un rien, tu sais»!

La souris, en guise de réponse, se contenta de grommeler.

«S'il te plaît, reviens et termine ton histoire!», s'écria Alice. Tous les autres s'exclamèrent en chœur: «oui, s'il te plaît!». Mais la souris se contenta de hocher la tête avec impatience, en s'éloignant un peu plus vite.

«Quel dommage qu'elle ne soit pas restée!», déclara le perroquet, en soupirant, alors qu'elle était déjà très loin. Une vieille mère crabe en profita pour dire à sa fille: «ah, ma chérie, que cela te serve de leçon et te montre qu'il ne faut jamais se mettre en colère»! «Tais-toi, m'man!», répondit la petite sur un ton un peu hargneux, «tu en fais tellement que tu pourrais faire perdre patience à une huître»!

«Je voudrais tellement que Dinah soit ici!», s'exclama Alice à haute voix, mais sans s'adresser à personne en particulier. «Elle aurait vite fait de la ramener»!

«Et qui est Dinah, si je peux oser poser cette question?», demanda le perroquet.

Alice répondit avec empressement, car elle était toujours prête à parler de son animal de compagnie: «Dinah est notre chatte. Si vous saviez, elle n'a pas sa pareille pour attraper les souris! Et, je voudrais que vous la voyiez quand elle chasse les oiseaux! A peine en a-t-elle vu un qu'il est déjà dans sa bouche»!

Ces paroles causèrent un grand trouble dans l'assemblée. Quelques oiseaux s'envolèrent sans plus attendre. Une vieille pie commença à s'emmitoufler très soigneusement en faisant remarquer qu'il fallait absolument qu'elle rentre, l'air de la nuit étant dangereux pour sa gorge! Un canari cria à ses enfants d'une voix tremblante: «partons, mes chéris, vous devriez être au lit

depuis longtemps déjà»! Sous des prétextes divers, ils s'en allèrent tous et Alice se retrouva seule.

«Ce que je regrette d'avoir parlé de Dinah!», se dit-elle sur un ton triste. Personne ici n'a l'air de l'aimer et, pourtant, je suis sûre que c'est la meilleure chatte du monde! Oh, ma chère Dinah! Je me demande si je te reverrai un jour». Là-dessus, la pauvre Alice se remit à pleurer, car elle se sentait très seule et découragée. Au bout d'un court moment, cependant, elle entendit, une fois encore, un léger bruit de pas au loin. Elle leva les yeux rapidement, espérant un peu que la souris avait changé d'avis et revenait pour terminer son histoire.

(1) Jeu de mot entre *tale*, histoire, et *tail,* queue.
(2) Jeu de mot entre not (négation) et knot (nœud).

Chapitre 4.

Le lapin fait intervenir le petit Bill.

C'était le lapin blanc qui revenait en trottant lentement et en jetant autour de lui des regards inquiets comme s'il avait perdu quelque chose. Alice l'entendit murmurer: «la duchesse, la duchesse! Oh, mes chères pattes! Oh, ma fourrure et mes moustaches! Elle va me faire exécuter, aussi sûr que les furets sont des furets! Où les ai-je donc laissés tomber? Je me le demande». Alice devina tout de suite qu'il cherchait l'éventail et la paire de gants en cuir blanc. N'écoutant que son bon cœur, elle se mit à les chercher; mais elle ne les trouva nulle part. Tout semblait avoir changé depuis son bain dans la mare: la

grande salle, la table de verre et la petite porte avaient complètement disparu.

Le lapin remarqua assez vite la présence d'Alice, qui était en train de chercher partout. En colère, il lui dit: «Marie-Anne, qu'est-ce que vous faites donc ici? Rentrez tout de suite à la maison, et rapportez-moi une paire de gants et un éventail! Allez, vite»! Alice eut si peur qu'elle courut immédiatement dans la direction qu'il lui montrait du doigt, sans essayer de lui expliquer qu'il s'était trompé.

«Il m'a pris pour sa bonne», se dit-elle en courant. «Comme il sera étonné quand il saura qui je suis! Mais je ferais mieux de lui rapporter son éventail et ses gants… du moins si j'arrive à les trouver». Alors qu'elle prononçait ces mots, elle arriva devant une petite maison très coquette, sur la porte de laquelle se trouvait une plaque de cuivre étincelante où était gravé le nom: «L. BLANC». Elle entra sans frapper, puis monta l'escalier quatre à quatre, car elle avait très peur de rencontrer la véritable Marie-Anne et de se faire expulser de la maison avant d'avoir trouvé l'éventail et les gants.

«C'est très étrange», se dit Alice, «de porter des messages pour un lapin! Je suppose que la prochaine fois c'est Dinah qui m'enverra porter des messages»! Et elle commença à imaginer le genre de choses qui arriveraient: «mademoiselle Alice, venez ici immédiatement et préparez-vous pour votre promenade! J'arrive dans un instant, Mademoiselle! Mais je dois surveiller ce trou de souris jusqu'à ce que Dinah revienne et aussi pour surveiller que la souris ne sorte pas. Seulement», continua Alice, «je ne crois pas qu'on garderait Dinah à la maison si elle se mettait à donner des ordres aux gens comme cela»!

Elle était alors arrivée dans une petite chambre bien rangée, avec une table devant la fenêtre; il y avait, sur celle-ci, comme elle l'avait espéré, un éventail et deux

ou trois paires de petits gants blancs en cuir: elle prit l'éventail et une paire de gants, et elle s'apprêtait à quitter la chambre quand son regard se posa sur un flacon qui se tenait près du miroir. Cette fois, il n'y avait pas d'étiquette portant les mots «BOIS-MOI», mais elle ouvrit, tout de même, le flacon et le porta à ses lèvres. «Je sais qu'il arrive toujours quelque chose d'intéressant chaque fois que je mange ou bois un produit quelconque», se dit-elle, «aussi, je vais juste voir ce que ce flacon produit sur moi. J'espère bien qu'il me fera grandir à nouveau car, vraiment, j'en ai assez d'être une créature aussi microscopique»!

C'est ce qu'il fit, et beaucoup plus tôt qu'elle ne s'y attendait: avant d'avoir bu la moitié du flacon, elle s'aperçut que sa tête s'écrasait contre le plafond, si bien qu'elle dut se baisser pour éviter d'avoir une fracture au niveau du cou. Elle se hâta de reposer le flacon, en disant: «c'en est trop… J'espère que je ne grandirai plus… Au point où j'en suis, je ne peux plus sortir par la porte… Ce que je regrette d'en avoir bu autant»!

Hélas, il était trop tard pour le regretter! Elle continuait à grandir, et à grandir encore. Très vite, elle fut obligée de s'agenouiller sur le plancher. Une minute plus tard, il n'y avait même plus assez de place pour ça, et elle se coucha, un coude contre la porte, son autre bras replié sur la tête. Elle continuait toujours à grandir et, ultime possibilité, elle passa un bras par la fenêtre, mit un pied dans la cheminée, et se dit: «maintenant, je ne peux plus rien faire, quoi qu'il arrive. Que vais-je devenir»?

Heureusement pour Alice, le flacon magique avait produit tout son effet et elle s'arrêta de grandir: malgré tout, c'était très inconfortable et, comme il semblait qu'elle n'ait pas la moindre chance de pouvoir sortir, un jour, de la pièce, il n'était pas surprenant qu'elle se sente malheureuse.

«C'était bien plus agréable à la maison», pensa la pauvre Alice, «on ne grandissait pas, on ne rapetissait pas, et il n'y avait ni souris, ni de lapin, pour vous donner des ordres. Je regrette presque d'être entrée dans ce terrier… et pourtant… et pourtant… c'est plutôt curieux, vous savez, ce genre de vie! Je me demande vraiment ce qui a bien pu m'arriver! Au temps où je lisais des contes de fées, je m'imaginais que ce genre de choses n'arrivait jamais, et voilà que je me trouve au beau milieu d'un de ces contes! On devrait écrire un livre sur moi, ça c'est sûr! Quand je serai grande, j'en écrirai un… mais je suis une grande maintenant», ajouta-t-elle d'un ton triste, «au moins, ici, il n'y a pas de place pour grandir plus».

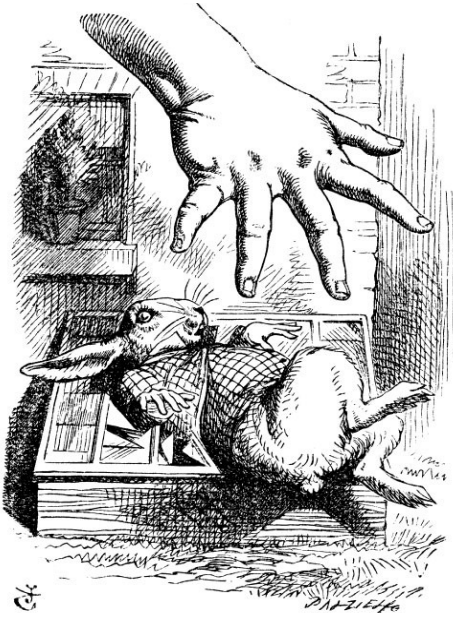
«Mais alors», pensa Alice, «est-ce que j'aurai toujours le même âge qu'aujourd'hui? D'un côté ce serait bien… ne jamais devenir une vieille femme… mais… d'un autre côté, avoir toujours des leçons à apprendre! Oh, je n'aimerais pas ça»!

«Ce que tu es bête Alice», se dit-elle. «Comment pourrais-tu apprendre tes leçons ici? C'est tout juste s'il y

a assez de place pour toi, et il n'y en a pas du tout pour les livres de classe»!

Et elle continua de la sorte, en se mettant d'un côté, puis de l'autre, tenant une véritable conversation à elle seule. Puis, au bout de quelques minutes, elle entendit une voix à l'extérieur de la maison, et se tut pour écouter.

«Marie-Anne, Marie-Anne!», disait la voix, «apportez-moi mes gants tout de suite»! Ensuite, Alice entendit un bruit de petits pas pressés dans l'escalier. Elle savait que c'était le lapin qui venait la chercher. Elle se mit à trembler ce qui fit aussi trembler la maison. Elle avait oublié qu'elle était environ mille fois plus grosse que le lapin à présent et qu'elle n'avait plus aucune raison d'en avoir peur.



Le lapin arriva vite à la porte et essaya de l'ouvrir, mais comme elle s'ouvrait vers l'intérieur, et que son coude était fortement appuyé contre le battant, cette tentative échoua. Alice entendit le Lapin se dire: «je vais faire le tour et entrer par la fenêtre».

«Tu ne réussiras pas!», pensa-t-elle. Après avoir attendu le moment où elle crut entendre le lapin arriver juste sous la fenêtre, elle ouvrit brusquement la main et bougea ses doigts comme pour attraper quelque chose. Elle n'attrapa rien, mais elle entendit un petit cri perçant, un bruit de chute et de verre brisé: elle conclut donc que le lapin était probablement tombé sur un châssis à concombres, ou quelque chose de ce genre.

Ensuite une voix furieuse se fit entendre (celle du lapin): «Pat, Pat, où es-tu»? Une voix qu'elle n'avait jamais entendue répondit: «je suis là! En train de creuser la terre pour cueillir des pommes, Votre Seigneurie»!

«Creuser pour cueillir des pommes!», dit le lapin en colère. «Ici, viens m'aider à sortir de là»! (Nouveau bruit de verre brisé).

«Pat, maintenant dis-moi ce que c'est que ce truc à travers la fenêtre»?

«Très certainement un bras, Votre Seigneurie»! (Il prononça *braaaaa*).

«Un bras, imbécile! Qui a jamais vu un bras de cette taille? Mon Dieu, il bouche complètement la fenêtre»!

«C'est sûr, Votre Seigneurie, mais c'est tout de même un bras».

«En tout cas, il n'a rien à faire là: va l'enlever»!

Il y eut un long silence après cela et Alice n'entendit plus que, de temps à autre, quelques phrases à voix basse du genre: «bien sûr que je n'aime pas du tout ça, Votre Seigneurie! Fais ce que je te dis, espèce de lâche»! Finalement, Alice ouvrit la main à nouveau et bougea encore ses doigts comme pour attraper quelque

chose. Cette fois, il y eut deux petits cris perçants et plus de bruit de verre brisé. «Ils doivent avoir beaucoup de châssis à concombres!», pensa Alice. «Je me demande ce qu'ils vont faire ensuite! Pour ce qui est de me faire sortir par la fenêtre, j'aimerais vraiment qu'ils y arrivent! C'est sûr que je n'ai pas envie de rester ici plus longtemps»!

Pendant un moment, elle n'entendit plus rien; puis vint le grondement de petites roues de charrette et le bruit de plusieurs voix parlant en même temps. Elle distingua les phrases suivantes: «où est l'autre échelle? Voyons, je ne pouvais en apporter qu'une, c'est Bill qui a l'autre. Bill, amène-là ici, mon gars! Positionnez-les à cet endroit. Non, attachez-les d'abord ensemble; elles n'arrivent pas à la moitié de la hauteur nécessaire. Oh, cela ira comme cela, ne fait pas le difficile. Tiens, Bill, attrape cette corde! Est-ce que le toit supportera le poids? Attention à cette ardoise qui bouge! Oh, elle tombe! Attention en dessous! (Gros bruit). Qui a fait cela? C'est Bill, je pense. Qui doit descendre dans la cheminée? Pas moi! Vas-y, toi! Si c'est comme cela, je n'y vais pas! C'est Bill qui doit descendre… T'entends, Bill, Sa Seigneurie dit que tu dois descendre dans la cheminée»!

«Donc Bill doit descendre dans la cheminée; vraiment?», se dit Alice. «C'est à croire que tout retombe sur le dos de Bill! Je ne voudrais, pour rien au monde, être à la place de Bill: cette cheminée est étroite, c'est vrai, mais je crois bien que j'ai la place pour donner un bon petit coup de pied»!

Elle retira son pied de la cheminée autant qu'elle le put, et attendit jusqu'au moment où elle entendit un petit animal (elle ne put deviner quelle sorte c'était) gratter et escalader les parois de la cheminée juste au-dessus d'elle. Elle se dit: «voilà Bill». Elle donna, alors, un grand coup de pied et attendit de voir le résultat.

D’abord elle entendit plusieurs voix dire en chœur: «voilà Bill»! Puis la voix du lapin: «vous, près de la haie, attrapez-le»! Puis il y eut un silence et, à nouveau, un ensemble de voix: «relevez-lui la tête. Le cognac maintenant. Ne l’étouffez pas. Comment cela s’est-il passé, mon vieux? Qu’est-ce qui t’est arrivé? Raconte-nous cela»!

Finalement, une petite voix faible et aiguë se fit entendre. C’est Bill pensa Alice. «Ben, je ne sais pas vraiment… Pas plus, merci, Je me sens mieux maintenant… c’est encore trop confus dans ma tête pour vous raconter… Tout ce que je sais, c’est que quelque chose m’est arrivé dessus comme un diable qui sort d’une boîte, et que je suis parti en l’air comme une fusée»!

«Tu peux le dire, vieux frère!», s’exclamèrent les autres.

«Nous devons brûler la maison!», dit la voix du lapin, et Alice cria de toute ses forces: «si vous le faites, je lance Dinah à vos trousses»!

Il y eut aussitôt un silence de mort et elle se demanda: «que vont-ils faire après? S'ils étaient sensés, ils enlèveraient le toit». Au bout d'une minute ou deux, ils recommencèrent à s'agiter, et Alice entendit le lapin dire: «pour commencer, une brouettée suffira».

«Une brouettée de quoi?», se demanda Alice. Mais elle ne tarda pas à être fixée car, un moment plus tard, une pluie de cailloux vint frapper sur la vitre de la fenêtre; quelques-uns l'atteignirent au visage. «Je vais mettre un terme à tout cela», se dit-elle, et elle s'écria: «vous feriez bien de ne pas recommencer»! Ce qui produisit, à nouveau, un silence de mort.

Alice remarqua, avec surprise, que les cailloux, lorsqu'ils tombaient sur le sol, se transformaient en petits gâteaux. Une idée lumineuse lui vint à l'esprit. «Si je mange un de ces gâteaux», pensa-t-elle, «il va certainement me faire changer de taille; et, comme il est impossible qu'il me fasse encore grandir, je suppose qu'il va certainement me rendre plus petite».

Elle avala donc un des gâteaux, et fut ravie de constater qu'elle commençait à rapetisser. Dès qu'elle fut assez petite pour pouvoir passer par la porte, elle sortit de la maison en courant et trouva, dehors, une foule de petits animaux et d'oiseaux qui attendaient. Bill, le pauvre petit Lézard, était au milieu, soutenu par deux cochons d'Inde qui lui faisaient boire le liquide d'une bouteille. Tous se précipitèrent vers Alice dès qu'elle apparut; mais elle prit ses jambes à son cou et se trouva bientôt en sécurité dans une forêt épaisse.

«La première chose que je dois faire», se dit-elle tout en marchant dans la forêt, au hasard, «c'est de retrouver ma taille normale; la seconde, c'est de trouver le chemin qui mène à ce joli jardin. Je crois que c'est la meilleure solution».

Ça semblait être, en effet, une excellente solution, à la fois nette et précise; la seule difficulté c'est qu'Alice

n’avait pas la plus petite idée sur la manière de la mettre à exécution. Tandis qu’elle était au milieu des arbres et qu’elle regardait autour d’elle avec inquiétude, un petit aboiement sec, juste au-dessus de sa tête, lui fit lever les yeux en toute hâte.

Un énorme chiot la regardait d’en haut avec de grands yeux ronds, et essayait de la toucher en tendant timidement une de ses pattes. «Pauvre petite bête!», dit Alice d’une voix douce. Elle fit de gros efforts pour siffler dans sa direction, mais elle était terrifiée à l’idée qu’il pouvait avoir faim; dans ce cas, il pourrait la dévorer en dépit de ses paroles apaisantes.

Sans trop savoir ce qu’elle faisait, elle ramassa un bout de bâton et le lui tendit; alors le chiot fit un saut en l’air, avec les quatre pattes, en jappant de plaisir, puis il courut vers le bâton et fit mine de s’y intéresser. Alice s’abrita derrière un grand chardon pour éviter d’être

renversée; mais, dès qu'elle se montra de l'autre côté du chardon, le chiot se précipita à nouveau sur le bâton et culbuta dans sa hâte de s'en emparer. Alice, avait nettement l'impression de jouer avec un cheval de trait. Elle s'attendait à être piétinée d'un moment à l'autre. Aussi, elle s'abrita de nouveau derrière le chardon; sur quoi, le chiot exécuta une série de courtes attaques contre le bâton, avançant très peu et reculant beaucoup chaque fois. Il n'arrêtait pas d'aboyer. Finalement, il s'assit assez loin, haletant, la langue pendante, et ses grands yeux à moitié fermés.

Il lui sembla que c'était un bon moment pour s'enfuir. Aussi, elle partit immédiatement et courut jusqu'à ce qu'elle soit très fatiguée, hors d'haleine, et que l'aboiement du chiot ne résonne plus que très faiblement au loin.

«Pourtant, quel gentil chiot c'était!», dit Alice, en s'appuyant contre un bouton d'or pour se reposer, et en s'éventant avec une de ses feuilles. «J'aurais bien aimé lui enseigner des tours si… si seulement j'avais eu la taille qu'il faut pour cela! Oh, mon Dieu, j'avais presque oublié que je dois grandir à nouveau! Voyons… comment est-ce que je vais m'y prendre? Je suppose que je devrais manger ou boire quelque chose; mais la grande question est: quoi»?

La grande question était indubitablement: quoi? Alice regarda les fleurs et les brins d'herbe autour d'elle, mais il ne vit rien qui ressemblât à la chose qu'il fallait manger ou boire, compte tenu des circonstances. Tout près d'elle il y avait un grand champignon; il était à peu près de sa taille. Elle regarda en dessous, des deux côtés, derrière et il lui vint à l'esprit qu'elle pourrait également regarder ce qu'il y avait dessus.

Elle se dressa sur la pointe des pieds, jeta un coup d'œil sur le chapeau du champignon, et croisa alors le regard d'une grosse chenille bleue, assise les bras croisés.

Elle fumait tranquillement un long narguilé et ne prêta pas la moindre attention à Alice, ni à quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs.

Chapitre 5.

Les conseils d'une chenille.

La chenille et Alice se regardèrent en silence pendant un certain temps. Finalement, elle retira le narguilé de sa bouche, puis s'adressa à elle d'une voix traînante et endormie.

«Qui es-tu?», dit la chenille.

Ce n'était pas un début de conversation très encourageant. Alice répondit, d'une manière assez timide: «je… je ne sais pas très bien, Madame, du moins pour l'instant… je sais tout de même qui j'étais quand je me suis levée ce matin, mais je crois qu'on a dû me transformer plusieurs fois depuis ce moment-là».

«Que veux-tu dire par là?», demanda la chenille d'un ton sévère. «Explique-toi»!

«J'ai bien peur de ne pas pouvoir m'expliquer, Madame», répondit-elle, «parce que je ne suis pas moi, voyez-vous»!

«Non, je ne vois pas», répliqua la chenille.

«J'ai bien peur de ne pas pouvoir le formuler plus clairement», répondit Alice très poliment, «car, déjà, je ne comprends pas moi-même et, de plus, changer si souvent de taille dans la même journée est très déconcertant».

«Non, je ne le pense pas!», déclara la chenille.

«Vous ne le pensez pas encore» continua Alice, « mais, quand vous devrez vous transformer en chrysalide, ce qui vous arrivera un de ces jours, vous savez, puis, après, en papillon, je suppose que cela vous paraîtra un peu bizarre, n'est-ce pas»?

«Pas le moins du monde», répondit la chenille.

«Eh bien, il est possible que cela ne vous fasse pas cette impression», dit Alice, «mais, tout ce que je sais, c'est que, **moi**, je trouverais ça extrêmement bizarre».

«**Toi**!», dit la chenille avec mépris. Mais, qui es-tu, **toi**»?

Ce qui les ramena au début de leur conversation. Alice, se sentit un peu irritée, du fait des remarques cassantes de la chenille. Elle se mit bien droite et déclara d'un ton solennel: «je crois que c'est vous qui devriez d'abord me dire qui vous êtes».

«Pourquoi?», répliqua la chenille.

C'était encore là une question très déconcertante. Comme Alice ne pouvait trouver une bonne raison, et comme la chenille semblait être d'une humeur très désagréable, elle lui tourna le dos et s'en alla.

«Reviens!», lui cria la chenille. «J'ai quelque chose d'important à dire»!

Ça semblait être prometteur, sans aucun doute. Alice fit demi-tour et revint.

«Reste calme», déclara la chenille.

«C'est tout?», demanda Alice, en maîtrisant sa colère de son mieux.

« Non», répondit la chenille.

Alice pensa qu'elle pouvait bien attendre, puisqu'elle n'avait rien d'autre à faire. Peut-être qu'après tout elle lui dirait quelque chose qui vaudrait la peine d'être entendu. Silencieuse, pendant quelques minutes la chenille envoya des bouffées de fumée dans l'air puis, enfin, elle décroisa ses bras, retira le narguilé de sa bouche, et dit: «donc, tu crois que tu as été transformée, n'est-ce pas»?

«J'en ai bien peur, Madame. Je suis incapable de me rappeler les choses comme avant… et je ne conserve pas la même taille dix minutes de suite»!

«Tu ne peux pas te rappeler quelles choses»?

«Eh bien, j'ai essayé de réciter '*Comme la petite abeille laborieuses'*, mais c'est venu d'une manière différente!», répondit Alice d'une voix triste.

«Récite-moi '*Vous êtes vieux, Père William'*», demanda la chenille.

Alice joignit les mains et commença.

«Vous êtes vieux, Père William»,
Dit le jeune homme,
«Et vos cheveux sont devenus
Très blancs;
Et pourtant vous continuer
A mettre les pieds en l'air
Et la tête en bas.
Pensez-vous que ce soit bon
A votre âge»?

«Dans ma jeunesse»,
Répondit le Père William à son fils,
«Je craignais que cela
Ne m'abîme le cerveau;
Mais, maintenant,
Je suis tout à fait certain

De ne pas en avoir,
Je peux donc faire cet exercice,
Encore et encore».

«Comme je l'ai déjà mentionné,
Vous êtes vieux», dit le jeune,
Et vous êtes devenu
Extraordinairement gros;
Pourtant, en rentrant par la porte,
Vous avez fait un salto arrière…
S'il vous plaît,
Quelle est la raison de cela»?

«Dans ma jeunesse», dit le sage
En secouant ses boucles grises,
J'entretenais la souplesse
De mes membres
Grâce à cette pommade
A un shilling la boite;
Permets-moi de t'en vendre deux».

«Vous êtes vieux», dit le jeune,
«Et vos mâchoires sont trop faibles
Pour tout ce qui est plus dur
Que le suif;
Et pourtant vous avez mangé l'oie,
Avec les os et le bec…
S'il vous plaît,
Comment vous êtes-vous débrouillé
Pour faire cela»?

«Dans ma jeunesse», dit le père,
«Je faisais du droit,
Et débattait avec ma femme
Sur chaque cas;
La force musculaire que ma mâchoire
Avait acquise ainsi,
A duré toute ma vie».

«Vous êtes vieux», dit le jeune,
Et personne ne pourrait supposer
Que votre vue est aussi bonne
Que dans le temps;
Sur le bout de votre nez, pourtant,
Vous faites tenir en équilibre
Une anguille…
Qu'est-ce qui vous a fait si habile»?

«J'ai répondu à trois questions,
Et ça suffit»,
Dit le père ;
«Ne te donnes pas des airs!
Penses-tu que je peux écouter
Toute la journée de telles choses?
Files, ou je te fais descendre les escaliers
A coups de pied»!

«Ça n'est pas bien récité», fit observer la chenille.

«Pas trop bien, en effet», dit Alice timidement, «quelques mots ont été modifiés».

«C’est faux du début à la fin», affirma la chenille sur un ton péremptoire, et il y eut quelques minutes de silence.

La chenille fut la première à parler.

«Quelle taille veux-tu avoir»?

«Oh, je ne suis pas difficile pour ce qui est de la taille», répondit immédiatement Alice. «Ce que je n’aime pas, c’est d’en changer souvent, voyez-vous».

«Non, je ne vois pas», répondit la chenille.

Alice ne dit rien: de toute sa vie, elle n’avait jamais été autant contredite, et elle sentait qu’elle était en train de perdre son sang-froid.

«Es-tu satisfaite de ta taille actuelle?», demanda la chenille.

«Ma foi, si vous n’y voyiez pas d’inconvénient, j’aimerais être un peu plus grande», répondit Alice. «Huit centimètres de haut, c’est vraiment une petite taille».

«C’est une très bonne taille!», répliqua la chenille, d’un ton furieux, et en se dressant de toute sa hauteur (soit exactement huit centimètres).

«Mais, moi, je n’y suis pas habituée!», expliqua Alice sur un ton implorant. Et elle pensa: «je voudrais bien que toutes ces créatures ne se vexent pas aussi facilement»!

«Tu t’y habitueras avec le temps», affirma la chenille; et elle mit le narguilé à sa bouche afin de recommencer à fumer.

Cette fois Alice attendit patiemment jusqu’à ce qu’elle décide de reprendre la parole. Au bout d’une ou deux minutes, la chenille retira le narguilé de sa bouche, bâilla une ou deux fois, et se secoua. Puis, elle descendit du champignon et s’éloigna dans l’herbe, en rampant, après avoir négligemment murmuré: «un côté te fera grandir, l’autre côté te fera rapetisser».

«Un côté de quoi? L’autre côté de quoi?», pensa Alice.

«Du champignon», dit la chenille, exactement comme si Alice avait posé ses questions de vive voix. Un instant après, la chenille était déjà hors de vue.

Alice regarda pensivement le champignon pendant une minute, en essayant de comprendre comment on pouvait discerner les deux côtés; mais, comme il était parfaitement rond, le problème lui parut bien difficile à résoudre. Néanmoins, elle finit par mettre ses bras autour du champignon, aussi loin qu'elle put, et détacha un morceau du bord avec chaque main.

«Et maintenant, lequel des deux est le bon?», se dit-elle. Elle grignota un petit bout du morceau qu'elle tenait dans sa main droite, pour voir l'effet produit: l'instant d'après, elle ressentit un coup violent sous le menton; il venait de heurter son pied!

Elle fut terrifiée par ce changement si soudain, mais elle comprit qu'il ne fallait pas perdre de temps, car elle rapetissait rapidement. Aussi, elle entreprit de manger un peu de l'autre morceau. Son menton était tellement comprimé contre son pied qu'elle avait à peine assez de place pour ouvrir la bouche; mais elle finit par y arriver et parvint à avaler un bout du morceau qu'elle tenait dans sa main gauche.

«Enfin, ma tête est dégagée!», s'exclama-t-elle d'un ton ravi, qui se transforma aussitôt en vive inquiétude lorsqu'elle s'aperçut qu'elle ne retrouvait nulle part ses épaules: tout ce qu'elle pouvait voir en regardant vers le bas, c'était un cou d'une longueur démesurée, qui semblait se dresser comme une tige, au-dessus d'un océan de feuilles vertes qui s'étalaient très loin au-dessous d'elle.

«Qu'est-ce que c'est que ce truc vert?», poursuivit Alice. «Et où sont donc passées mes épaules ? Et, oh, mes pauvres mains, comment se fait-il que je ne puisse pas vous voir»? Elle les remuait tout en parlant, mais sans

obtenir d'autre résultat que d'agiter légèrement les feuilles, en bas.

Comme elle semblait n'avoir aucune chance de pouvoir porter ses mains à sa tête, elle essaya d'amener sa tête jusqu'à elles, et elle fut ravie de constater que son cou se pliait facilement dans toutes les sens, comme un serpent. Elle venait juste de réussir à le courber vers le sol en un gracieux zigzag, et elle s'apprêtait à plonger au milieu des feuilles, qu'elle découvrit être la cime des arbres sous lesquels elle s'était déjà perdue, lorsqu'un sifflement aigu la fit reculer en toute hâte: un gros pigeon s'était jeté de plein fouet sur son visage, et la frappait violemment avec ses ailes.

«Serpent!», hurla le pigeon.

«Mais je ne suis pas un serpent!», rétorqua Alice d'un ton indigné. «Laissez-moi tranquille»!

«Serpent, je le dit encore!», répéta le pigeon d'une voix plus calme. Puis il ajouta, en sanglotant presque: «j'ai tout essayé, mais rien ne semble les satisfaire»!

«Je ne comprends pas du tout de quoi vous parlez», dit Alice.

«J'ai essayé les racines des arbres, j'ai essayé les berges, j'ai essayé les haies», continua le pigeon, sans faire attention à elle, «mais ces serpents, il est impossible de les satisfaire»!

Alice était de plus en plus perplexe, mais elle pensa qu'il était inutile de dire quoi que ce soit d'autre avant que le pigeon ait fini de parler.

«Comme si ce n'était pas suffisant de s'occuper des œufs», poursuivit-il, «il faut encore que je sois nuit et jour sur le qui-vive à cause de ces serpents! Je n'ai pas pu dormir un seul instant depuis trois semaines»!

«Je suis navrée que vous ayez des ennuis», dit Alice, qui commençait à comprendre.

«Et juste au moment où j'avais choisi l'arbre le plus haut de la forêt», continua le pigeon, dont la voix

monta jusqu'à devenir un cri aigu, «et juste au moment où je croyais être enfin débarrassé d'eux, voilà qu'ils descendent du ciel en se tortillant! Berk, serpent»!

«Mais je ne suis pas un serpent, je vous le dit! », répéta Alice, «je suis… je suis…»

«Eh bien, qu'est-ce que vous êtes?», déclara le pigeon. «Je vois bien que vous êtes en train d'essayer d'inventer quelque chose»!

«Je… je suis une petite fille», dit Alice d'un ton hésitant, car elle se rappelait tous les changements qu'elle avait subis ce jour-là.

«Très vraisemblable, vraiment!», déclara le pigeon d'un ton très méprisant, «j'ai vu beaucoup de petites filles dans ma vie, mais aucune avec un cou comme celui-là! Non, non, vous êtes un serpent, inutile de le nier. Je suppose que vous allez me raconter aussi que vous n'avez jamais mangé d'œufs»!

«Bien sûr que j'ai déjà mangé des œufs», dit Alice, qui n'était pas une menteuse, «mais, voyez-vous, les petites filles mangent autant d'œufs que les serpents».

«Je ne le crois pas», dit le pigeon, «mais si elles le font, alors les petites filles sont une espèce de serpent, c'est tout ce que je peux dire».

Cette idée était tellement nouvelle pour Alice qu'elle resta silencieuse pendant une ou deux minutes, ce qui donna au pigeon l'occasion d'ajouter: «je sais très bien que vous cherchez des œufs, donc, qu'est-ce que cela peut me faire que vous soyez une petite fille ou un serpent»?

«Pour moi, c'est très important», répondit Alice avec empressement, «mais il se trouve que je ne cherche pas d'œufs, et si je le faisais, je ne voudrais pas des vôtres: je n'aime pas les œufs crus».

«Eh bien, allez-vous-en, alors!», dit le pigeon d'un ton boudeur, en s'installant de nouveau dans son nid. Alice s'accroupit, avec difficulté, au milieu des arbres: son

cou n'arrêtait pas de s'emmêler avec les branches et, de temps en temps, elle était obligée de s'arrêter pour le dégager. Au bout d'un moment, elle se rappela qu'elle avait toujours les morceaux de champignon dans ses mains. Alors elle se mit prudemment au travail, grignotant l'un puis l'autre (et donc grandissant ou rapetissant suivant le cas) jusqu'à ce qu'elle réussisse à retrouver sa taille normale.

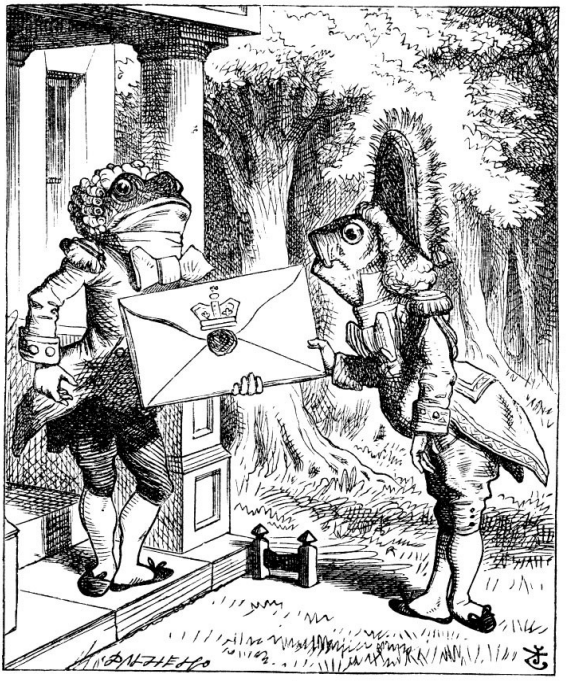
Il y avait tellement longtemps qu'elle n'avait pas approché la bonne taille, que ça sembla assez étrange tout d'abord; mais elle s'y habitua en quelques minutes et se remit à se parler à elle-même, comme d'habitude: «et voilà, j'ai réalisé la moitié de mon plan! Comme tous ces changements sont déconcertants! D'une minute à l'autre je ne sais jamais comment je vais être! Quoi qu'il en soit, j'ai retrouvé ma taille normale. Reste maintenant à rentrer dans le beau jardin… je me demande comment on peut faire». En disant cela, elle arriva soudain dans une clairière où se trouvait une petite maison haute d'un mètre vingt environ. «Quels que soient les gens qui vivent ici», pensa Alice, «il n'est pas envisageable de leur rendre visite comme je suis: ils mourraient de peur»! Elle se remit donc à grignoter le morceau qu'elle tenait dans sa main droite, et ne s'aventura près de la petite maison que lorsqu'elle eut ramené sa taille à vingt centimètres.

Chapitre 6.

Cochon et poivre.

Pendant une ou deux minutes elle resta debout à regarder la maison, en se demandant ce qu'elle allait faire, lorsque, soudain, un valet de pied, en livrée, sortit du bois en courant… (Elle se dit que c'était un valet de

pied parce qu'il était en livrée, mais à en juger seulement d'après son visage, elle l'aurait plutôt pris pour un poisson)… Il frappa très fort à la porte avec le dos de sa main. Elle fut ouverte par un autre valet de pied en livrée, au visage rond, et aux gros yeux qui ressemblaient à ceux d'une grenouille. Alice remarqua que les deux laquais portaient une perruque poudrée et toute bouclée. Elle était très curieuse de savoir de quoi il s'agissait: elle sortit un peu du bois pour écouter.



Le laquais poisson commença par prendre sous son bras une grande lettre, presque aussi grande que lui, puis il la tendit à l'autre, en disant d'un ton solennel : «pour la duchesse. Une invitation, de la Reine, à jouer au croquet». Le laquais grenouille répéta du même ton solennel, mais en changeant un peu l'ordre des mots: «de

la Reine. Une invitation à jouer au croquet, pour la duchesse».

Puis tous deux s'inclinèrent très bas, et leurs boucles s'entremêlèrent.

Alice se mit à rire si fort en voyant cela qu'elle fut obligée de regagner le bois en courant, de peur d'être entendue. Quand, ensuite, elle jeta un coup d'œil, le laquais poisson était parti, et l'autre était assis sur le sol près de la porte, et regardait fixement le ciel d'un air stupide.

Alice alla timidement jusqu'à la porte et frappa.

«Inutile de frapper», dit le valet de pied, «et cela pour deux raisons. La première, parce que je suis du même côté de la porte que vous; la deuxième, parce qu'ils font tellement de bruit à l'intérieur que personne ne pourrait vous entendre». En effet, il y avait vraiment beaucoup de bruit à l'intérieur… des hurlements et des éternuements ininterrompus, ponctués, de temps à autre, par un gros bruit, comme si on avait cassé un plat ou une bouilloire en mille morceaux.

«Dans ce cas», dit Alice, «pouvez-vous, je vous prie, me dire comment je dois faire pour entrer»?

«Il doit y avoir de la logique dans votre action», continua le valet de pied sans s'occuper d'Alice, «si il y avait la porte entre nous; par exemple, si vous étiez à l'intérieur, vous pourriez frapper, et je pourrais vous faire sortir, voyez-vous». Il n'arrêtait pas de regarder vers le ciel tout en parlant, ce qu'Alice trouvait parfaitement impoli. «Mais il n'y peut peut-être rien», se dit-elle, «ses yeux sont tellement près du haut de sa tête. Mais, du moins, il pourrait répondre aux questions… Comment dois-je faire pour entrer?», répéta-t-elle à haute voix.

«Je resterai assis ici», déclara le laquais, «jusqu'à demain…»

À cet instant, la porte de la maison s'ouvrit, et une grande assiette vola jusqu'à sa tête, lui effleura le nez, et se brisa contre un des arbres derrière lui.

«… ou après-demain, peut-être», continua-t-il sur le même ton, exactement comme si rien ne s'était passé.

«Comment dois-je faire pour entrer?», redemanda Alice, en élevant la voix.

«Faut-il vraiment que vous entriez?», répondit-t-il. C'est la première chose à se demander».

Cela ne faisait aucun doute, mais Alice n'aimait pas qu'on lui parle ainsi. «C'est vraiment terrible», murmura-t-elle, «cette manie de toujours se disputer, il y a de quoi rendre les gens fous»!

Le valet de pied dut penser que c'était le bon moment pour répéter sa remarque en introduisant quelques variantes:

«Je resterai assis ici, à une date indéterminée», dit-il, «pendant des jours et des jours».

«Mais que dois-je faire?», demanda Alice.

«Ce que vous voulez», répondit-il en se mettant à siffler.

«Oh, il est inutile de lui parler», soupira Alice, «il est complètement idiot»! Et elle ouvrit la porte pour entrer.

La porte donnait directement sur une grande cuisine, complètement enfumée. La duchesse, assise sur un tabouret à trois pieds au milieu de la pièce, était en train de bercer un bébé. La cuisinière, penchée au-dessus du feu, remuait le contenu d'une grande marmite qui semblait être remplie de soupe.

«Il y a, sans aucun doute, trop de poivre dans cette soupe!», se dit Alice en éternuant beaucoup.

Il y en avait certainement trop dans l'air. Même La duchesse éternuait de temps en temps. Quant au bébé, il éternuait ou criait sans s'arrêter. Les seuls occupants de la cuisine qui n'éternuaient pas étaient la cuisinière et un gros chat, avec un large sourire, assis sur le sol, devant la cheminée.

«S'il vous plaît, Madame», demanda Alice assez timidement, car elle n'était pas très sûre qu'il soit très poli de parler la première, «pourriez-vous me dire pourquoi votre chat sourit comme cela»?

«C'est un chat du Cheshire», dit la duchesse, «voilà pourquoi. Cochon»!

Elle prononça ce dernier mot avec une violence tellement inattendue qu'Alice sursauta mais, l'instant d'après, elle vit que le mot s'adressait au bébé, et pas à elle, c'est pourquoi elle reprit courage et continua:

«Je ne savais pas que les chats du Cheshire souriaient toujours; en fait, je ne savais pas que les chats pouvaient sourire».

«Ils en sont tous capables», répondit la duchesse, «et la plupart d'entre eux le font».

«Je n'en connais aucun qui le fasse», dit Alice très poliment, heureuse de voir que la conversation était engagée.

«Tu ne connais pas grand-chose, c'est évident», déclara la duchesse.

Alice n'apprécia pas du tout le ton de cette remarque; elle pensa qu'il valait mieux passer à un autre sujet de conversation. Pendant qu'elle essayait d'en trouver un, la cuisinière retira la marmite de soupe du feu. Ensuite, elle se mit à jeter, tout ce qui lui tombait sous la main, sur la duchesse et le bébé … les tisonniers en premier, puis des tonnes de casseroles, d'assiettes et de plats. La duchesse ne fit pas attention à cela, même lorsque les objets la frappèrent; le bébé hurlait déjà tellement qu'il était totalement impossible de dire si les coups lui faisaient mal ou non.

«Oh, je vous en prie, faites attention à ce que vous faites!», cria Alice terrifiée, en sautant dans tous les sens. « Oh, cette fois c'est son pauvre petit nez!»: une casserole particulièrement volumineuse effleura le visage du bébé et faillit emporter son nez.

«Si chacun s'occupait de ses affaires», grommela la duchesse d'une voix rauque, «la Terre tournerait beaucoup plus vite qu'elle ne le fait».

«Ce qui ne nous avancerait à rien», dit Alice qui était très heureuse d'étaler un peu ses connaissances. «Pensez au conséquences que cela entraînerait en ce qui concerne le jour et la nuit! Voyez-vous, la Terre met vingt-quatre heures pour tourner sur son axe…»

«A propos d'hache (1)», dit la duchesse, «coupez-lui la tête»!

Alice jeta un coup d'œil plutôt anxieux à la cuisinière afin de voir si elle voulait prendre l'ordre au pied de la lettre; mais elle était occupée à remuer la

soupe, et n'avait pas l'air d'écouter. Alice poursuivit: «vingt-quatre heures, je pense, ou ne serait-ce pas plutôt douze? Je…»

«Oh, ne m'embête pas!», s'écria la duchesse, je n'ai jamais pu supporter les chiffres». Sur ce, elle se remit à bercer son enfant, tout en lui chantant une espèce de berceuse, et en le secouant violemment à la fin de chaque vers:

«Parle durement à ton petit garçon,
Et frappe-le lorsqu'il éternue.
Il fait cela uniquement
Pour ennuyer les gens,
Car il sait que ça pompe l'air».

CHŒUR

(avec aussi la cuisinière et le bébé)
«Wow, wow, wow»!

Pendant tout le temps que la Duchesse chantait la seconde strophe de la chanson, elle n'arrêta pas de secouer violemment le bébé de haut en bas, et le pauvre petit hurlait si fort qu'Alice put à peine entendre les paroles:

«Je gronde mon garçon,
Je le frappe lorsqu'il éternue;
Car il peut vraiment aimer le poivre
Quand il le veut»!

CHŒUR

«Wow, wow, wow»!

«Tiens, tu peux le bercer un peu, si tu veux!», dit la duchesse à Alice, en lui jetant le bébé comme un paquet. «Il faut que j'aille me préparer pour jouer au croquet avec la Reine». Elle se dépêcha de sortit de la pièce. La cuisinière lança une poêle dans sa direction et la manqua de peu.

Alice eut du mal à saisir le bébé car il avait une forme bizarre, et mettait ses bras et ses jambes dans tous les sens, «exactement comme une étoile de mer», pensa-t-elle. Quand elle l'attrapa, le pauvre petit grognait comme une machine à vapeur; il n'arrêtait pas de se tordre et de se redresser, si bien que, pendant les deux premières minutes, tout ce qu'elle put faire fut de l'empêcher de tomber.

Dès qu'elle comprit comment il fallait faire pour le tenir dans ses bras (c'est-à-dire en faire une espèce de nœud, puis saisir fermement son oreille droite et son pied gauche pour empêcher qu'il se dénoue), elle le porta dehors. «Si je ne prends pas cet enfant avec moi», songea-t-elle, «elles ne manqueront pas de le tuer d'ici un jour ou deux: ne serait-ce pas criminel de le laisser ici»? Elle prononça ces derniers mots à haute voix, et, en réponse, le bébé poussa un petit grognement (il avait cessé d'éternuer à présent). «Ne grogne pas», dit Alice, «ce n'est pas une façon convenable de s'exprimer».

Le bébé grogna encore, et elle le regarda, dans les yeux, d'un air inquiet, pour voir quel était le problème. Sans aucun doute, son nez très retroussé ressemblait davantage à un museau qu'à un vrai nez. D'autre part, ses yeux étaient très petits pour des yeux de bébé. Dans l'ensemble, Alice n'aimait pas du tout l'aspect de ce nourrisson. «Mais peut-être, étaient-ce seulement ses sanglots», pensa-t-elle; et elle regarda dans ses yeux, une fois encore, afin de voir s'il y avait des larmes.

Non, il n'y avait pas de larmes. «Si jamais tu te transformes en cochon, mon chéri», déclara Alice d'un

ton sérieux, «je n'aurai plus rien à faire avec toi. Fais attention maintenant»! La pauvre petite chose sanglota de nouveau (ou grogna, puisqu'il était impossible de faire la différence), et tous deux continuèrent leur route quelque temps en silence.

Alice était juste en train de se demander ce qu'elle allait faire de cette créature, une fois de retour à la maison, qu'elle grogna à nouveau, et si fort, qu'elle abaissa son regard sur son visage avec crainte. Cette fois Il était impossible de se tromper: c'était bel et bien un cochon, et elle sentit qu'il serait tout à fait absurde de continuer à le porter.

Par conséquent, elle déposa la petite créature sur le sol et fut soulagée de la voir trottiner tranquillement vers le bois, où elle entra. «Si cet animal avait grandi», se dit-elle, «il aurait fait un enfant horriblement laid, mais je

trouve que c'est un assez joli cochon». Elle se mit à penser aux autres enfants qu'elle connaissait, qui feraient de très honorables cochons, et se dit: «si seulement on savait comment les changer…». Elle fut alors un peu surprise d'apercevoir le chat du Cheshire, assis sur une branche d'arbre à quelques mètres d'elle.

Le chat se contenta de sourire lorsqu'il vit Alice. Elle se dit qu'il avait l'air d'être facile à vivre. Pourtant, il avait de très longues griffes et vraiment beaucoup de dents. Aussi, elle pensa qu'il devait être traité avec respect.

«Minou du Cheshire», commença-t-elle assez timidement, car elle ne savait pas trop si ce nom lui plairait. Le chat se contenta de sourire encore plus. «Allons, jusqu'ici il est satisfait», pensa Alice; elle continua: «voudriez-vous me dire, s'il vous plaît, quel chemin je dois prendre pour m'en aller d'ici»?

«Cela dépend beaucoup de l'endroit où tu veux aller», répondit le chat.

«Peu m'importe l'endroit… dit Alice».

«Dans ce cas, peu importe la route que tu prennes», dit le chat.

«… pourvu que j'arrive quelque part», ajouta Alice en guise d'explication.

«Oh, tu es sûre d'y arriver», déclara le chat, «si tu marches assez longtemps».

Alice l'admettait sans contestation, aussi, elle essaya une autre question: «quelle sorte de gens vit par ici»?

«Dans cette direction», répondit le chat en bougeant sa patte droite, «habite un chapelier, et dans cette direction-là (il bougea l'autre patte), vit un lièvre de mars. Tu peux aller rendre visite à l'un ou à l'autre: ils sont fous tous les deux».

«Mais je ne veux pas aller parmi les fous», fit remarquer Alice.

«Oh, tu ne peux pas faire autrement», dit le chat, «nous sommes tous fous ici. Je suis fou. Tu es folle».

«Comment savez-vous que je suis folle?», demanda Alice.

«Tu dois l'être», répondit le chat, autrement tu ne serais pas venue ici».

Alice pensait que ça ne prouvait rien, et elle continua: «comment savez-vous que vous êtes fou»?

«Pour commencer», dit le chat, «est-ce que tu m'accordes qu'un chien n'est pas fou»?

«Je le suppose», dit Alice.

«Eh bien, vois-tu», continua le chat, «tu remarqueras qu'un chien grogne lorsqu'il est en colère, et remue la queue lorsqu'il est content. Or, moi, je grogne quand je suis content, et je remue la queue quand je suis en colère. Par conséquent, je suis fou».

«Moi j'appelle cela ronronner, pas grogner», objecta Alice.

«Appelle ça comme tu veux», dit le chat. «Est-ce que tu joues au croquet avec la Reine aujourd'hui»?

«J'aimerais bien», répondit Alice, «mais je n'ai pas encore été invitée».

«Tu m'y verras», dit le chat, et il disparut.

Alice ne fut pas très surprise, tellement elle était habituée à voir se passer des choses bizarres. Alors qu'elle regardait toujours l'endroit où le chat était avant de disparaître, celui-ci réapparut.

«Au fait, qu'est devenu le bébé?», dit-il. «J'allais oublier de te le demander».

«Il s'est transformé en cochon», répondit Alice très calmement, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

«Cela ne m'étonne pas», déclara le chat, et il disparut à nouveau.

Alice attendit un moment, un peu pour le voir réapparaître, mais il n'en fit rien. Au bout d'une ou deux minutes, elle s'en alla vers l'endroit où on lui avait dit qu'habitait le lièvre de mars. «J'ai déjà vu des chapeliers», se dit-elle, «le lièvre de mars sera beaucoup plus intéressant et, comme nous sommes en mai, peut-être qu'il ne sera pas totalement fou… ou au moins pas aussi fou qu'en mars». Alors qu'elle prononçait ces mots, elle leva les yeux et aperçut, à nouveau, le chat, assis sur une branche d'arbre.

«Est-ce que tu as dit cochon ou cocon (2)?», demanda-t-il.

«J'ai dit cochon», répondit Alice, «et je voudrais bien que vous n'apparaissiez pas et ne disparaissiez pas si brusquement: cela me fait tourner la tête».

«D'accord», dit le chat, et, cette fois-ci, il disparut très lentement, en commençant par le bout de la queue et en finissant par le sourire, qui persista un certain temps après que le reste de l'animal eut disparu.

«Eh bien, j'ai souvent vu un chat sans un sourire», pensa Alice, «mais un sourire sans un chat! C'est la chose la plus curieuse que j'aie jamais vue de ma vie»!

Elle marcha très peu et aperçut la maison du lièvre de mars: elle pensa que c'était sa maison car les

cheminées étaient en forme d'oreilles, et que le toit était couvert de fourrure. La maison était si grande qu'Alice n'osa pas approcher avant d'avoir grignoté un peu du morceau de champignon qu'elle tenait dans la main gauche, et d'avoir atteint soixante centimètres environ. Même ainsi, elle s'avança plutôt timidement, en se disant: «il pourrait vraiment être fou furieux, après tout! Je regrette presque de ne pas être allée plutôt voir le chapelier»!

(1) Jeu de mot entre axis (axe) et axes (haches).
(2) Jeu de mot entre pig (cochon) et fig (figue).

Chapitre 7.

Un goûter complètement fou.

Sous un arbre, devant la maison, se trouvait une table dressée où le lièvre de mars et le chapelier étaient en train de prendre le thé. Un loir, qui dormait profondément, était assis entre eux. Les deux autres s'en servaient de coussin: ils appuyaient leurs coudes sur lui et parlaient par-dessus sa tête. «Très inconfortable pour le loir», pensa Alice, «mais comme il dort, je suppose que cela lui est égal».

La table était grande, pourtant, tous trois se serraient l'un contre l'autre dans le même coin. «Pas de place, pas de place!», s'écrièrent-ils en voyant Alice arriver. «Il y a beaucoup de place!», répondit-t-elle avec indignation, et elle s'assit dans un grand fauteuil à un bout de la table.

«Prends donc un peu de vin», proposa le lièvre de mars d'un ton engageant.

Alice promena son regard tout autour de la table, mais elle n'aperçut que du thé. «Je ne vois pas de vin», fit-elle observer.

«Il n'y en a pas», dit le lièvre de mars.

«Dans ce cas, ce n'est pas très poli de votre part de m'en offrir», répliqua Alice d'un ton furieux.

«Ce n'est pas très poli de ta part de t'asseoir sans y être invitée», répliqua le lièvre de mars.

«Je ne savais pas que c'était votre table», répondit Alice, «elle est dressée pour bien plus de trois personnes».

«Tes cheveux ont besoin d'une coupe», déclara le chapelier. Il y avait un bon moment qu'il la regardait avec beaucoup de curiosité, et c'étaient là ses premiers mots.

«Vous devriez apprendre à ne pas faire de remarques personnelles», répliqua Alice avec sévérité, «c'est vraiment déplacé».

Le chapelier ouvrit de grands yeux en entendant cela; mais tout ce qu'il dit fut: «pourquoi est-ce qu'un corbeau ressemble à un secrétaire»?

«Bien, nous allons nous amuser!», pensa Alice. Je suis contente qu'ils aient commencé à poser des devinettes… Je crois que je peux deviner celle-là», ajouta-t-elle à haute voix.

«Tu veux dire que tu penses que tu peux trouver la réponse?», demanda le lièvre de mars.

«Exactement», répondit Alice.

«Dans ce cas, tu devrais dire ce que tu penses», continua le lièvre de mars.

«Je le fais», répondit Alice du tac au tac, «au moins… au moins, je pense ce que je dis… c'est la même chose, vous savez».

«Pas du tout la même chose!», s'exclama le chapelier. «En fait c'est comme si tu disais que '*je vois ce que je mange*' est la même chose que '*je mange ce que je vois*'»!

«C'est comme si tu disais», ajouta le lièvre de mars, «que *'j'aime ce que j'ai'* est la même chose que *'j'ai ce que j'aime'*»!

«C'est comme si tu disais», ajouta le loir, qui semblait parler tout en dormant, «que *'je respire quand je dors'* c'est la même chose que *'je dors quand je respire'*»!

«C'est la même chose pour toi», dit le chapelier. Sur ce, la conversation s'arrêta, et ils restèrent tous sans parler pendant une minute, tandis qu'Alice réfléchissait bien à tout ce dont elle pouvait se souvenir sur les corbeaux et les secrétaires, ce qui ne faisait pas grand-chose.

Le chapelier fut le premier à rompre le silence. «Quel jour du mois sommes-nous?», demanda-t-il en se tournant vers Alice: il avait tiré sa montre de sa poche et la regardait d'un air gêné, en la secouant de temps en temps, et en la mettant à son oreille.

Alice réfléchit un moment avant de répondre : «le quatre».

«Erreur de deux jours!», soupira le chapelier. «Je t'avais dit que le beurre ne conviendrait pas!», ajouta-t-il en regardant le lièvre de mars d'un air furieux.

«C'était le meilleur beurre», répondit doucement le lièvre.

«Oui, mais quelques miettes ont dû entrer en même temps», grommela le chapelier, «tu n'aurais pas dû le mettre dedans avec le couteau à pain».

Le lièvre de mars prit la montre, la regarda d'un air sombre, puis la plongea dans sa tasse de thé et la regarda à nouveau. Mais il ne trouva rien de mieux à dire que sa première remarque: «c'était le meilleur beurre, vous savez».

Alice regarda par-dessus son épaule avec curiosité. «Quelle drôle de montre!», déclara-t-elle, «elle indique le jour du mois mais pas l'heure»!

«Pourquoi le devrait-elle?», grommela le chapelier. «Est-ce que ta montre à toi t'indique l'année»?

«Bien sûr que non», répondit Alice sans hésiter; «mais c'est parce qu'elle reste dans la même année pendant très longtemps».

«Ce qui est exactement le cas de ma montre», affirma le chapelier.

Alice se sentit terriblement déconcertée. La remarque du chapelier lui semblait n'avoir aucun sens, et pourtant elle avait été dite en anglais courant. «Je ne vous comprends pas très bien», dit-elle aussi poliment qu'elle le put.

«Tiens, le loir dort à nouveau», fit observer le chapelier, et il versa un peu de thé chaud sur son museau.

Le loir secoua la tête avec impatience, puis dit sans ouvrir les yeux: «bien sûr, bien sûr, c'est exactement ce que j'allais dire».

«As-tu trouvé la réponse à la devinette?», demanda le chapelier en se retournant vers Alice.

«Non, j'abandonne», rétorqua-t-elle, «quelle est la réponse»?

«Je n'en ai pas la moindre idée», dit le chapelier.

«Moi non plus», dit le lièvre de mars.

Alice poussa un soupir de lassitude. «Je crois que vous pourriez employer mieux votre temps», déclara-t-elle, «au lieu de le perdre à poser des devinettes qui n'ont pas de réponse».

«Si tu connaissais le temps aussi bien que moi», dit le chapelier, «tu ne parlerais pas de le perdre, comme si c'était une chose, car le temps est une personne».

«Je ne comprends pas ce que vous voulez dire», répondit Alice.

«Bien sûr que non!», s'exclama-t-il en levant la tête d'un air de mépris. «J'ose déclarer que tu n'as même jamais parlé au temps»!

«Peut-être pas», répondit-elle prudemment, «mais je sais qu'il faut que je le batte (1) quand je prends ma leçon de musique».

«Ah, cela explique tout», dit le chapelier. «Il ne supporte pas d'être battu. Si tu étais en bons termes avec lui, il ferait presque tout ce que tu veux en ce en ce qui concerne l'heure. Par exemple, suppose qu'il soit neuf heures du matin, l'heure de commencer la classe: tu n'aurais qu'à faire un simple allusion, et le temps ferait tourner les aiguilles en un clin d'œil! Il serait alors une heure et demie, l'heure du déjeuner»!

«Si seulement cela pouvait être vrai!», murmura le lièvre de mars.

«Évidemment, ce serait génial», dit Alice d'un ton pensif, «mais, voyez-vous, je… je n'aurais pas assez faim pour manger».

«Au début, peut-être pas», déclara le chapelier, «mais tu pourrais arrêter l'aiguille sur une heure et demie aussi longtemps que tu le voudrais».

«Est-ce ainsi que vous faites?», demanda Alice.

Le chapelier secoua sa tête d'un air lugubre. «Non, hélas!», répondit-il. «Nous nous sommes disputés en mars dernier… juste avant qu'il ne devienne fou… (il montra le lièvre de mars avec sa petite cuillère) …tu sais, c'était au grand concert donné par la Reine de cœur, où je devais chanter: '*Scintille, scintille, petite chauve-souris, je me demande vraiment où tu es*»!

«Tu connais peut-être la chanson»?

«J'ai entendu quelque chose de ce genre», répondit Alice.

«Vois-tu», ajouta le chapelier, «elle continue comme ceci»:

Loin, au-dessus du monde,
Tu voles dans le ciel

Comme un plateau
Pour servir le thé.
Scintille, scintille…»

Ici, le loir se secoua, et se mit à chanter tout en dormant: «scintille, scintille, scintille, scintille…». Il continua pendant si longtemps qu'ils durent le pincer pour le faire s'arrêter.

«Eh bien, j'avais à peine fini le premier couplet», dit le chapelier, «que la Reine hurla: 'Il est en train de tuer le temps! Qu'on lui coupe la tête!'».

«Quelle horrible cruauté!», s'exclama Alice.

«Et depuis ce jour-là», continua le chapelier d'un ton lugubre, «le temps refuse de faire ce que je lui demande! Il s'est définitivement arrêté sur six heures».

Alice eut une idée lumineuse. « Est-ce pour cela qu'il y a tant de choses pour le thé sur la table?», demanda-t-elle.

«Oui, c'est pour cela», répondit le chapelier en soupirant, «c'est toujours l'heure du thé, et nous n'avons jamais le temps de faire la vaisselle entre-temps».

«Alors, je suppose que vous faites perpétuellement le tour de la table»?

«Exactement», dit le chapelier, «au fur et à mesure que les tasses se vident».

«Mais quand vous revenez aux premières tasses?», se hasarda à demander Alice.

«Et si nous changions de sujet de conversation?», interrompit le lièvre de mars en bâillant. «Je commence à avoir assez de tout ceci. Je propose que cette jeune fille nous raconte une histoire».

«J'ai bien peur de ne pas connaître d'histoires», dit Alice un peu effrayée par cette proposition.

«Dans ce cas, le loir va nous en raconter une!», s'écrièrent-ils tous les deux. «Réveille-toi, loir!»; et ils le pincèrent en même temps des deux côtés.

Le loir ouvrit lentement les yeux. «Je ne dormais pas», dit-t-il d'une voix faible et rauque. «J'ai entendu tout ce que vous disiez les amis».

«Raconte-nous une histoire!», demanda le lièvre de mars.

«Oh oui, je vous en prie!», implora Alice.

«Et tâche de te dépêcher», ajouta le chapelier, «sans cela tu vas te rendormir avant d'avoir fini».

«Il était une fois trois petites sœurs», commença aussitôt le loir, «elles se nommaient Elsie, Lacie, et Tillie, et elles vivaient au fond d'un puits…»

«De quoi se nourrissaient-elles?», demanda Alice qui s'intéressait toujours beaucoup à l'alimentation et aux boissons.

«Elles se nourrissaient de mélasse», répondit le loir après une minute ou deux de réflexion.

« Voyons, cela n'est pas possible», fit gentiment remarquer Alice, «car elles auraient été malades».

«Aussi», dit le loir, «elles étaient très malades».

Alice essaya de s'imaginer à quoi pourrait bien ressembler un genre d'existence si extraordinaire, mais cela la rendit tellement perplexe qu'elle demanda: «pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits»?

«Prends un peu plus de thé», lui dit le lièvre de mars avec le plus grand sérieux.

«Je n'ai encore rien pris», répondit-elle d'un ton offensé, «je ne peux donc pas en prendre plus».

«Tu veux dire que tu ne peux pas en prendre moins», fit observer le chapelier, «il est très facile de prendre plus que rien».

«Personne ne vous a demandé votre opinion», répliqua Alice.

«Qui est-ce qui fait des remarques personnelles, à présent?», demanda le chapelier sur un ton triomphal.

Alice ne sut pas trop quoi répondre. Aussi, elle prit un peu de thé et de pain beurré, puis elle se tourna vers le

loir et répéta sa question: «pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits»?

A nouveau le loir prit une ou deux minutes pour y réfléchir et déclara ensuite: «c'était un puits de mélasse».

«Cela n'existe pas!», rétorqua Alice très en colère, mais le chapelier et le lièvre de mars firent «chut, chut!» et le loir déclara alors d'un ton boudeur: «si tu ne peux pas être polie, tu ferais mieux de finir toi-même l'histoire».

«Non, continuez, je vous en prie!», implora Alice, «je ne vous interromprai plus. Après tout, il en existe peut-être un».

«Un, en effet!», répliqua le loir, indigné. Néanmoins, il daigna continuer: «donc, ces trois petites sœurs… elles apprenaient à puiser, voyez-vous…»

«Que puisaient-elles?», demanda Alice, en oubliant sa promesse.

«De la mélasse», dit le loir, sans prendre le temps de réfléchir, cette fois.

«Je veux une tasse propre», interrompit le chapelier, «avançons-nous tous d'une place».

Il avança tout en parlant, et le loir le suivit. Le lièvre de mars prit la place du loir, et Alice, un peu à contrecœur, prit la place du lièvre de mars. Le chapelier fut le seul à profiter du changement. Alice perdit beaucoup au change car le lièvre de mars venait juste de renverser le pot à lait dans son assiette.

Ne voulant pas encore offenser le loir, elle commença à dire très prudemment: «mais je ne comprends pas. Où puisaient-elles la mélasse»?

«On peut puiser de l'eau dans un puits d'eau», répliqua le chapelier, «il est donc concevable de puiser de la mélasse, dans un puits de mélasse; quelle idiote»!

«Mais elles étaient dans le puits», dit-elle au loir, en préférant ne pas relever la remarque désagréable.

«Bien sûr», répliqua le loir… «et puis?».

Cette réponse brouilla tellement les idées de la pauvre Alice, qu'elle laissa le loir continuer pendant un bon bout de temps sans l'interrompre.

«Elles apprenaient aussi à dessiner (2)», poursuivit-il en bâillant et en se frottant les yeux, car il commençait à avoir envie de dormir. «Elles dessinaient toutes sortes de choses… tout ce qui commençait par M…»

«Pourquoi par M?», demanda Alice.

«Pourquoi pas?», rétorqua le lièvre de mars.

Alice ne répondit pas.

Le loir avait fermé les yeux maintenant, et il commençait à somnoler, mais, quand le chapelier le pinça, il se réveilla en poussant un petit cri aigu et continua : «… qui commence par M comme maison, Mars, mémoire, ou multitude… tu sais il y a une expression qui dit à peu près 'ces multiples choses sont comme des multitudes multipliées' as-tu jamais vu un dessin représentant une multitude multipliée»?

«Vraiment, maintenant que vous m'en parlez», dit Alice, qui ne savait plus où elle en était, «je ne pense pas…»

«Dans ce cas, tu ne devrais pas parler», déclara le chapelier.

Cette grossièreté était plus qu'elle n'en pouvait supporter: écœurée, elle se leva et partit. Le loir s'endormit immédiatement, et les deux autres ne remarquèrent même pas son départ, bien qu'elle se retournât deux ou trois fois dans l'espoir qu'ils la rappelleraient. La dernière fois qu'elle les vit, ils essayaient de mettre le loir dans la théière.

«En tout cas, je ne reviendrai jamais ici!», déclara-t-elle tout en se frayant un chemin dans la forêt. C'est le goûter le plus stupide auquel j'aie jamais assisté de ma vie»!

Alors qu'elle disait cela, elle remarqua que l'un des arbres avait une porte d'entrée. «C'est très curieux!», pensa-t-elle. «Mais tout est étrange aujourd'hui. Je crois que je devrais l'ouvrir immédiatement». Elle l'ouvrit et entra.

Une fois encore, elle se retrouva dans la longue salle, près de la petite table de verre. «Cette fois-ci, je vais m'y prendre mieux», se dit-elle, et elle commença par prendre la petite clé en or, puis ouvrit la porte qui donnait sur le jardin. Elle se mit à grignoter le champignon (elle avait gardé un morceau dans sa poche), jusqu'à ce qu'elle mesure environ trente centimètres. Elle traversa alors le petit couloir… et elle se trouva enfin dans le beau jardin, au milieu des parterres de fleurs aux couleurs claires, et des fontaines d'eau fraîche.

(1) En fait, en français, on bat la mesure et non pas le temps comme en anglais.
(2) To draw signifie tirer de l'eau et dessiner.

Chapitre 8.

Le terrain de croquet de la Reine.

Un grand rosier se dressait près de l'entrée du jardin: les roses qui poussaient dessus étaient blanches, mais trois jardiniers s'affairaient à les peindre en rouge.

Alice pensa que cela était très curieux, et elle se rapprocha pour les observer. Juste au moment où elle arriva à leur hauteur, elle entendit l'un d'eux dire: «fais

donc attention, cinq! Ne m'éclabousse pas de peinture comme cela»!

«Je ne l'ai pas fait exprès», répondit cinq d'un ton boudeur, «c'est sept qui m'a poussé le coude».

Sur quoi, sept leva les yeux et déclara: «c'est bon cinq, tu accuses toujours les autres»!

«Tu ferais mieux de te taire!», répliqua cinq, «pas plus tard qu'hier j'ai entendu la Reine dire que tu méritais d'être décapité»!

«Et pourquoi cela?», demanda celui qui avait parlé le premier.

«C'est pas tes affaires!», répondit sept.

«Si c'est ses affaires!», déclara cinq, «et je vais lui dire pourquoi: parce que tu as apporté des oignons de tulipes à la cuisinière au lieu d'oignons ordinaires».

Sept jeta son pinceau par terre en disant: «eh bien, de toutes les choses injustes…», quand ses yeux se posèrent, par hasard, sur Alice, qui était en train de les regarder. Il s'interrompit brusquement, les deux autres se retournèrent, et tous firent une profonde révérence.

«Voudriez-vous me dire, je vous prie», demanda Alice un peu timidement, «pourquoi vous peignez ces roses»?

Cinq et sept restèrent muets, mais regardèrent deux. Deux commença à voix basse: «voyez-vous, Mademoiselle, le fait est que ce rosier aurait dû être rouge, et que nous en avons planté un blanc par erreur. Si la Reine venait à le découvrir, nous aurions tous la tête coupée, vous savez. Aussi, vous voyez, Mademoiselle, nous faisons de notre mieux, avant qu'elle n'arrive pour…». A cet instant, cinq, qui regardait nerveusement vers le fond du jardin, cria: «la Reine, la Reine!», et les trois jardiniers se jetèrent immédiatement à plat ventre. On entendit le bruit de nombreux pas. Alice, qui mourait d'envie de voir la Reine, se retourna.

Il y avait tout d'abord dix soldats, arborant des trèfles, et ayant le même aspect que les trois jardiniers: plats et rectangulaires, avec des pieds et des mains aux quatre coins. Venaient ensuite dix courtisans, aux habits couverts de carreaux: ils marchaient deux par deux, comme les soldats. Après eux, venaient les enfants royaux; il y en avait dix, et ces petits amours avançaient par couples, la main dans la main, en sautant gaiement: leurs habits étaient ornés de cœurs. Ensuite, il y avait les invités, principalement des rois et des reines. Parmi eux, Alice reconnut le lapin blanc: stressé, il parlait vite et souriait à tout ce qui était dit. Il passa près d'Alice sans la remarquer. Derrière les invités s'avançait le valet de cœur, qui portait la couronne du roi sur un coussin de velours cramoisi. Au bout de ce cortège imposant, venaient, enfin, LE ROI ET LA REINE DE CŒUR.

Alice se demanda si elle ne devrait pas se prosterner, face contre terre, comme les trois jardiniers; mais elle ne put se rappeler avoir jamais entendu parler d'une telle règle lors de processions. «D'ailleurs», pensa-t-elle, «à quoi servirait une procession, si chacun devait se prosterner devant lui, face contre terre, et ne pouvait pas la voir passer»? Elle resta donc où elle était et attendit.

Quand ces divers personnages arrivèrent à la hauteur d'Alice, ils s'arrêtèrent tous pour la regarder, et la Reine demanda d'une voix sévère: «qui est-ce»? Elle dit cela au valet de cœur qui, pour toute réponse, se contenta de s'incliner en souriant.

«Imbécile!», s'exclama la Reine, en bougeant la tête d'un air impatient. Puis, se tournant vers Alice, elle continua: «comment t'appelles-tu, mon enfant»?

«Mon nom est Alice, plaise à Votre Majesté», répondit-elle très poliment. Mais elle se demanda: «après tout, ces gens-là ne sont qu'un jeu de cartes. Je n'ai pas à avoir peur d'eux».

«Et qui sont ceux-là?», demanda la Reine, en montrant du doigt les trois jardiniers étendus autour du rosier; car, voyez-vous, comme ils étaient couchés le visage contre terre et comme le dessin de leur dos était le même que celui des autres cartes du paquet, elle ne pouvait pas savoir si c'étaient des jardiniers, des soldats, des courtisans, ou trois de ses propres enfants.

«Comment pourrais-je le savoir?», déclara Alice, surprise de son courage. «Ça ne me regarde pas».

La Reine devint rouge de fureur et, après l'avoir regardée un moment comme le ferait un animal sauvage devant sa proie, elle se mit à hurler: «qu'on lui coupe la tête! Qu'on lui…»

«N'importe quoi!», dit, sans hésitation, Alice d'une voix très forte. La Reine se tut.

Le Roi lui mit la main sur le bras et dit timidement: «réfléchissez ma chère: ce n'est qu'une enfant»!

Elle s'éloigna de lui, fâchée, et dit au valet: «retournez-les»!

Le valet les retourna, d'un pied, très prudemment.

«Debout!», cria la Reine d'une voix forte et perçante. Les trois jardiniers se dressèrent d'un bond, et se mirent à s'incliner devant le Roi, la Reine, les enfants royaux, et tout le monde.

«Arrêtez cela!», hurla la Reine, «vous me donnez le vertige». Puis, se tournant vers le rosier, elle poursuivit: «que faites-vous ici»?

«Plaise à Votre Majesté», dit deux, sur un ton très humble, en mettant un genou en terre, «nous essayions…»

«Je vois!», dit la Reine, qui avait examiné les roses. «Qu'on leur coupe la tête»! Et le cortège se remit en route, à l'exception de trois soldats qui restèrent en arrière pour exécuter les infortunés jardiniers, qui se précipitèrent vers Alice pour se protéger.

«Vous ne serez pas décapités!», dit Alice; et elle les mit dans le grand pot de fleurs qui était à côté d'elle. Les trois soldats les cherchèrent, en vain, pendant une ou deux minutes, puis ils rejoignirent tranquillement les autres.

«Est-ce qu'on leur a coupé la tête?», cria la Reine.

«Leur tête est partie d'elle-même, plaise à Votre Majesté!», répondirent les soldats en hurlant.

«C'est parfait!», cria la Reine, «sais-tu jouer au croquet»?

Les soldats restèrent silencieux et regardèrent Alice car c'était évidemment à elle que s'adressait la question.

«Oui!», cria Alice.

«Alors, viens!», hurla la Reine. Alice se joignit alors au cortège, en se demandant bien ce qui allait se passer ensuite.

«Il… il fait très beau aujourd'hui!», dit une voix timide tout près d'elle. C'était le lapin blanc, qui marchait à côté d'elle et qui la regardait avec anxiété.

«Très beau», dit Alice, «où est la duchesse»?

«Chu, chut!», dit nerveusement le lapin à voix basse. En parlant, il regarda derrière lui d'un air craintif, puis, se dressant sur la pointe des pieds, il mit sa bouche contre son oreille et murmura: «elle a été condamnée à être exécutée».

«Pourquoi?», demanda Alice.

«Avez-vous dit: 'quel dommage!'?», répliqua le lapin.

«Non, je n'ai pas dit ça», ajouta Alice, « d'ailleurs, je ne trouve pas que ce soit dommage. J'ai demandé pourquoi»!

«Elle a giflé la Reine… », commença le lapin.

Alice émit un rire un peu bruyant. Effrayé, il murmura: «oh, chut! La Reine va vous entendre! Voyez-vous, la duchesse était assez en retard, et la Reine lui dit…»

«Rejoignez vos places!», cria la Reine d'une voix qui ressemblait au tonnerre. Les gens se mirent à courir dans tous les sens, en se cognant les uns contre les autres. Néanmoins, au bout d'une ou deux minutes, chacun se trouva à sa place et la partie commença.

Alice se dit qu'elle n'avait jamais vu un terrain de croquet aussi bizarre: il était tout en creux et en bosses. Les boules étaient des hérissons vivants, les maillets, des flamants vivants, et les soldats devaient se courber en deux, pieds et mains placés sur le sol, pour former les arceaux.

Dès le début, Alice trouva que le plus difficile était de se servir de son flamant: elle arrivait sans trop de mal à positionner son corps assez confortablement sous son bras, les pattes pendantes, mais, généralement, au moment précis où, après lui avoir mis le cou bien droit, elle s'apprêtait à cogner sur le hérisson avec sa tête, le flamant se retournait pour la regarder dans les yeux, et d'un air si étonné qu'elle ne pouvait s'empêcher d'éclater de rire. De plus, quand elle lui avait fait baisser la tête et s'apprêtait à recommencer, elle trouvait très énervant de constater que le hérisson s'était déroulé et qu'il s'éloignait. En outre, il y avait généralement un creux ou une bosse à l'endroit où elle voulait envoyer le hérisson, et comme les soldats courbés en deux n'arrêtaient pas de se redresser pour s'en aller vers d'autres parties du terrain, Alice en vint bientôt à conclure que c'était vraiment une partie très difficile.

Les joueurs jouaient tous en même temps sans attendre leur tour; ils se disputaient sans arrêt et s'arrachaient les hérissons. Au bout d'un instant, la Reine, entrant dans une colère noire, se mit à parcourir le terrain en tapant des pieds et en hurlant: «qu'on lui coupe la tête, qu'on lui coupe la tête, à elle aussi»! Elle le dit à peu près une fois par minute.

Alice commença à se sentir très inquiète; à vrai dire, elle ne s'était pas encore disputée avec la Reine, mais elle savait que cela pouvait arriver d'un moment à l'autre. «Et alors», pensa-t-elle, «que m'arriverait-il? Ils adorent couper la tête aux gens ici: ce qui est vraiment extraordinaire, c'est qu'il n'ait pas tous été décimés»!

Elle était en train de regarder autour d'elle pour voir s'il y avait moyen de s'échapper, en se demandant si elle pourrait s'éloigner sans qu'on s'en aperçoive, lorsqu'elle remarqua une curieuse apparition dans l'air. Elle fut tout d'abord intriguée mais, après avoir regardé attentivement pendant une ou deux minutes, elle arriva à distinguer un sourire. Elle se dit alors: «c'est le chat du Cheshire: je vais enfin pouvoir parler à quelqu'un».

«Comment tu te débrouilles?», demanda le chat, dès qu'il eut assez de bouche pour parler.

Alice attendit l'apparition de ses yeux pour lui faire un signe de la tête. «Il est inutile de lui parler», pensa-t-elle, «avant que ses oreilles n'apparaissent, du moins une des deux». Au bout d'une minute, toute la tête était visible; Alice posa alors son flamant et se mit à lui raconter la partie, très heureuse d'avoir quelqu'un qui l'écoute. Le chat jugea sans doute qu'on voyait une partie suffisante de sa personne: il n'en apparut pas davantage.

«Je ne trouve pas qu'ils jouent en respectant les règles», commença-t-elle d'un ton plaintif, «et ils se disputent d'une façon si épouvantable qu'on ne peut pas s'entendre parler… on dirait qu'il ne suivent aucune règle en particulier; en tout cas, s'il y en a, personne ne s'en

préoccupe… et vous ne pouvez pas vous imaginer combien c'est déconcertant d'avoir affaire à toutes ces choses qui vivent: par exemple, il y a l'arceau que j'ai à passer, qui est en train de se promener à l'autre bout du terrain… et j'aurais sûrement percuté le hérisson de la Reine maintenant s'il ne s'était pas enfui en voyant arriver le mien»!

«Que penses-tu de la Reine?», demanda le chat à voix basse.

«Elle est terrible, elle est tellement…». Juste à ce moment, elle s'aperçut que la Reine était tout près derrière elle, en train d'écouter; elle continua ainsi: «… sûre de gagner que c'est presque inutile de finir la partie».

La Reine passa son chemin en souriant.

«A qui parles-tu?», demanda le Roi, en s'approchant d'Alice et en regardant la tête du chat avec beaucoup de curiosité.

«A l'un de mes amis… un chat du Cheshire», rétorqua Alice. «Permettez-moi de vous le présenter».

«Je n'aime pas du tout sa mine», déclara le Roi, «néanmoins, je l'autorise à me baiser la main, s'il le désire».

«J'aime mieux pas», affirma le chat.

«Ne soyez pas impertinent», dit le Roi, «et ne me regardez pas comme cela»! Il se mit alors derrière Alice.

«Un chat peut bien regarder un roi», fit-elle observer. «J'ai lu cela dans un livre, je ne me rappelle plus où».

«Eh bien, il faut le faire disparaître», dit le Roi sans aucune hésitation. Puis il demanda à la Reine qui passait à ce moment-là près de lui: «ma chère, je voudrais bien que vous fassiez disparaître ce chat»!

La Reine ne connaissait qu'une seule façon de régler tous les problèmes, qu'ils soient grand ou petits.

«Qu'on lui coupe la tête!», dit-elle, sans même se retourner.

«Je vais aller chercher le bourreau moi-même», dit le Roi avec impatience. Et il s'éloigna en toute hâte.

Alice pensa qu'elle ferait tout aussi bien de rejoindre les joueurs pour voir où en était la partie, car, au loin, elle entendait la voix de la Reine qui criait sa colère. Elle l'avait déjà entendue condamner trois des joueurs à avoir la tête coupée parce qu'ils avaient laissé passer leur tour, et elle n'aimait pas du tout la tournure que prenaient les évènements, car la partie était tellement embrouillée qu'elle ne savait jamais si c'était son tour ou non. Aussi, elle partit à la recherche de son hérisson.

Celui-ci était en train de se battre avec un autre hérisson, et il sembla à Alice que c'était une excellente occasion pour percuter l'un avec l'autre: le seul ennui était que son flamant se trouvait à l'autre extrémité du jardin, où elle pouvait le voir essayer, en vain, de s'envoler pour se percher sur un arbre.

Le temps d'attraper et de ramener le flamant, la bataille étant terminée, les deux hérissons avaient disparu. «Mais ça n'est pas très important», pensa-t-elle, «puisqu'il ne reste plus d'arceau de ce côté-ci du terrain». Elle mit donc le flamant sous son bras pour l'empêcher de s'échapper à nouveau, puis revint vers son ami pour continuer la conversation.

Quand elle arriva à l'endroit où se trouvait le chat du Cheshire, elle fut étonnée de voir beaucoup de monde autour de lui: le bourreau, le Roi et la Reine se disputaient, en parlant tous à la fois, tandis que le reste de l'assistance se taisait et avait l'air mal à l'aise.

Dès qu'Alice apparut, les trois protagonistes firent appel à elle pour régler le différend. Ils lui répétèrent leurs arguments mais, comme ils parlaient tous à la fois, elle eut beaucoup de mal à comprendre exactement ce qu'ils disaient.

L'argument du bourreau était qu'il est impossible de couper une tête s'il n'y a pas un corps duquel on peut la séparer: il n'avait jamais dû faire une telle chose jusqu'à présent et n'allait sûrement pas commencer à son âge.

L'argument du Roi était que tout ce qui a une tête peut être décapité, et qu'il ne fallait pas raconter de bêtises.

L'argument de La Reine était que si on ne prenait pas une décision immédiatement, elle ferait exécuter tout le monde autour d'elle. Cette dernière remarque expliquait l'air grave et inquiet de l'assistance.

Alice ne put trouver autre chose à dire que: «le chat appartient à la duchesse; aussi, vous feriez mieux de vous adresser à elle en ce qui le concerne».

«Elle est en prison»! La Reine dit au bourreau d'aller la chercher et de la ramener ici. Et le bourreau fila comme une flèche.

Dès qu'il fut parti, la tête du chat commença à disparaître et, lorsqu'il revint avec la duchesse, il n'y avait plus aucune trace de lui. Le Roi et le bourreau se mirent alors à courir comme des fous, dans tous les sens, pour la retrouver, tandis que le reste de l'assistance retourna sur le parcours pour reprendre la partie.

Chapitre 9.

Histoire de la simili-tortue.

«Tu ne peux pas savoir croire à quel point je suis heureuse de te revoir, amie de toujours!», dit la duchesse, tout en prenant affectueusement le bras d'Alice, et en s'éloignant avec elle, bras dessus, bras dessous.

Alice était enchantée de la trouver de si bonne humeur et elle pensa que c'était peut-être seulement le poivre qui l'avait rendue si furieuse lorsqu'elle l'avait vue pour la première fois dans la cuisine. «Quand je serai duchesse», se dit-elle sur un ton pas tellement optimiste, «je n'aurai pas de poivre dans ma cuisine. La soupe est tout aussi bonne sans… Peut-être que c'est toujours le poivre qui rend les gens furieux», continua-t-elle, ravie d'avoir découvert une nouvelle espèce de règle, «et le vinaigre qui les rend acerbes… et la camomille qui les rend amers… et… et les sucres d'orge, et les choses de ce genre, qui rendent les enfants doux. J'aimerais seulement

que les gens sachent cela: alors, ils ne seraient plus aussi avares de sucreries, voyez-vous… »

Elle avait maintenant complètement oublié l'existence de la duchesse, et fut un peu surprise quand elle entendit sa voix tout près de son oreille. «Ma chère, tu es en train de penser à une chose qui te fait oublier de parler. Pour l'instant je ne peux pas te dire quelle est la morale à tirer de ce fait, mais je m'en souviendrai dans un instant».

«Il n'y en a peut-être pas», risqua Alice.

«Allons donc!», répondit la duchesse, «toutes les choses ont une morale, il suffit de la trouver». Et, en disant cela, elle se pressa contre Alice.

Alice n'aimait pas tellement avoir la duchesse si près d'elle: d'abord parce qu'elle était très laide, ensuite, parce qu'elle avait exactement la taille qu'il fallait pour poser son menton pointu sur l'épaule d'Alice, et la mettre dans une position inconfortable. Néanmoins, comme elle

ne voulait pas être impolie, elle supporta de son mieux ce désagrément.

«La partie se passe plutôt mieux maintenant», déclara Alice pour entretenir un peu la conversation.

«Tout à fait», répliqua la duchesse, «et la morale cela est… Oh, c'est l'amour, l'amour, qui fait tourner la terre»!

«Quelqu'un a dit», murmura Alice, «qu'on obtient ce résultat lorsque chacun s'occupe de ses affaires»!

«Eh bien, cela revient à peu près au même», dit la duchesse en lui enfonçant son petit menton pointu dans l'épaule. Puis elle ajouta: «et la morale de cela est… Occupez-vous du sens, et les sons s'occuperont d'eux-mêmes».

«Elle aime vraiment trouver une morale dans toute chose!», pensa Alice.

«Je parie que tu te demandes pourquoi je ne mets pas mon bras autour de ta taille», reprit la duchesse après un moment de silence, «c'est parce que j'ai des doutes sur l'humeur de ton flamant. Faut-il que je tente l'expérience»?

«Il pourrait vous piquer avec son bec», répondit prudemment Alice qui ne tenait pas du tout à la voir tenter l'expérience.

«Tout à fait exact», dit la duchesse, «les flamants et la moutarde piquent tous les deux. Et la morale de cela est… Qui se ressemble, s'assemble».

«Seulement, la moutarde ne ressemble pas à un flamant», fit remarquer Alice.

«Tu as raison, comme d'habitude», ajouta la duchesse, «quelle manière claire tu as de mettre les choses en relation»!

«Je pense que la moutarde est un minéral», poursuivit Alice.

«Bien sûr», confirma la duchesse, qui semblait prête à être d'accord avec tout ce que disait Alice. «Il y a

une grande mine de moutarde tout près d'ici. Et la morale de cela est… Plus il y a de moi, moins il y en a de toi».

«Oh, je sais!», s'exclama Alice, qui n'avait pas écouté cette dernière remarque, «c'est un végétal. Ça n'en a pas l'air, mais c'en est un».

«Je suis entièrement d'accord avec toi», dit la duchesse, et la morale de cela est… Sois ce que tu semblerais être… ou, pour le dire d'une manière plus simple… Ne t'imagine jamais ne pas être différente de ce qui pourrait avoir l'air, aux yeux des autres, que ce que tu étais ou aurais pu être n'était pas différent de ce que tu avais été et qui aurait passé, pour eux, pour être différent».

«Je crois», dit très poliment Alice, «que je comprendrais cela beaucoup mieux si c'était écrit; mais je crains de ne pas très bien vous suivre quand vous le dites».

«Ce n'est rien à côté de ce que je pourrais dire si je le voulais», répliqua la duchesse d'un ton satisfait.

«Je vous en prie, ne vous donnez pas la peine d'en dire plus long», déclara Alice.

«Oh, mais cela ne me dérange pas!», affirma la duchesse. «Je t'offre tout ce que j'ai dit jusqu'à présent».

«Un genre de cadeau très bon marché!», pensa Alice, «je suis contente qu'on ne fasse pas de cadeaux d'anniversaire de ce style»! Mais elle ne se hasarda pas à exprimer cela tout haut.

«Encore en train de penser», demanda la duchesse en lui enfonçant de nouveau son petit menton pointu dans l'épaule.

«J'ai bien le droit de penser», répliqua Alice sèchement, car elle commençait à se sentir un peu agacée.

«Juste à peu près autant que les cochons ont le droit de voler», déclara la duchesse, «et la m…»

Mais ici, à la grande surprise d'Alice, la voix de la duchesse s'arrêta au beau milieu de son mot favori *«morale»*, et le bras qui tenait le sien se mit à trembler. Elle leva les yeux et, devant elles, se dressait la Reine, les bras croisés, et fronçant les sourcils.

«Belle journée, Votre majesté!», commença la duchesse d'une voix faible et basse.

«Maintenant, je vais vous avertir de quelque chose», hurla la Reine en tapant du pied, «soit vous partez immédiatement, soit je vous fais couper la tête. Faites votre choix»!

La duchesse fit son choix et disparut en un instant.

«Continuons la partie», dit la Reine à Alice qui, trop effrayée pour pouvoir prononcer un mot, la suivit lentement jusqu'au terrain de croquet.

Les autres invités avaient profité de l'absence de la Reine pour se reposer à l'ombre. Cependant, dès qu'ils la virent arriver, ils retournèrent immédiatement sur le terrain. La Reine se contenta de déclarer qu'un moment de retard leur coûterait la vie.

Pendant tout le temps que dura la partie, la Reine n'arrêta pas de se disputer avec les autres joueurs et de crier: «qu'on lui coupe la tête, qu'on lui coupe la tête à elle aussi»! Ceux qu'elle condamnait étaient arrêtés par les soldats, qui, naturellement, devaient cesser d'être des arceaux pour pouvoir procéder aux arrestations. Au bout d'une demi-heure environ, il ne restait plus d'arceaux. Tous les joueurs, sauf le Roi, la Reine et Alice, étaient en détention provisoire et attendaient l'exécution de la sentence.

Hors d'haleine, la Reine s'arrêta alors, et demanda à Alice: «as-tu déjà vu la simili-tortue»?

«Non», répondit Alice, «je ne sais même pas ce qu'est une simili-tortue».

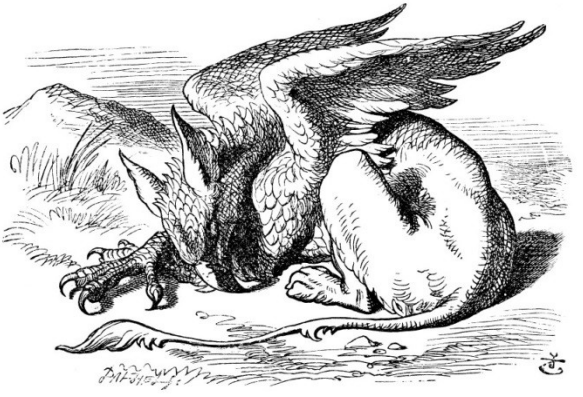
«C'est ce avec quoi on fait la soupe à la simili-tortue», ajouta la Reine.

«Je n’en ai jamais vu, ni entendu parler», dit Alice.

«Dans ce cas, suis-moi», dit la Reine, «elle te racontera son histoire».

Tandis qu’elles s’éloignaient ensemble, Alice entendit le Roi dire à voix basse aux condamnés: «vous êtes tous graciés». «C’est une bonne chose!», pensa-t-elle, car elle était vraiment désolée par le nombre d’exécutions ordonnées par la Reine.

Bientôt, elles rencontrèrent un griffon qui dormait profondément, étendu en plein soleil. Si vous ne savez pas ce qu’est un griffon, regardez l’image. «Debout, paresseux!», cria la Reine. «Amène cette jeune fille à la simili-tortue afin qu’elle puisse entendre son histoire. Il faut que j’aille m’occuper de quelques exécutions que j’ai ordonnées». Elle s’en alla en laissant Alice seule avec le griffon. L’aspect de cet animal ne lui plaisait pas tellement, mais elle se dit que, après tout, ce serait plus sûr de rester avec lui que de suivre cette Reine brutale: aussi, elle attendit.



Le griffon s’assit et se frotta les yeux, puis il regarda la Reine jusqu’à ce qu’elle disparaisse. Il se mit alors à ricaner. «Ce que c’est amusant!», dit-il, autant pour Alice que pour lui-même.

«Qu'est-ce qui est amusant?», demanda Alice

«Mais, elle, voyons», répondit le griffon, «tout cela, elle se l'imagine: en réalité, ils n'exécutent jamais personne tu sais. Viens»!

«Tout le monde ici me dit: viens!», pensa Alice, en le suivant lentement, «jamais de ma vie on ne m'a donné autant d'ordres, jamais»!

Ils n'étaient pas allés bien loin lorsqu'ils aperçurent, au loin, la simili-tortue, assise, triste et solitaire, sur un petit rebord de rocher. A mesure qu'ils approchaient, Alice pouvait l'entendre soupirer comme si son cœur allait se briser. Elle lui faisait vraiment de la peine. «Quelle est la nature de son chagrin?», demanda-t-elle au griffon. Et il répondit, en utilisant presque les mêmes mots que plus tôt: «tout cela, elle se l'imagine: en réalité, elle n'est pas triste. Viens»!

Ils s'approchèrent donc de la simili-tortue, qui les regarda, sans rien dire, avec ses grands yeux pleins de larmes.

«Cette jeune fille qui est ici», expliqua le griffon, «voudrait vraiment connaître ton histoire».

«Je vais la lui raconter», répondit la simili-tortue d'une voix caverneuse, «asseyez-vous, tous les deux, et ne dites pas un mot avant que j'aie fini».

Ils s'assirent donc, et personne ne parla pendant quelques minutes. Alice pensa: «je ne vois pas comment elle pourra jamais finir si elle ne commence pas». Mais elle attendit patiemment.

«Autrefois», dit enfin la simili-tortue en poussant un profond soupir, «j'étais une vraie tortue».

Ces paroles furent suivies par un très long silence, qui fut interrompu par le «hjckrrh» d'exclamation du griffon et les sanglots incessants et appuyés de la simili-tortue. Alice était sur le point de se lever en disant: «je vous remercie, Madame, pour votre histoire intéressante», mais elle ne put s'empêcher de penser qu'il devait sûrement y avoir une suite; c'est pourquoi elle resta assise sans bouger et sans rien dire.

«Quand nous étions petits», reprit enfin la simili-tortue d'une voix plus calme, mais en poussant encore un léger sanglot de temps en temps, «nous allions à l'école dans la mer. La maîtresse était une vieille tortue de mer… nous l'appelions la tortue terrestre…»

«Pourquoi l'appeliez-vous tortue terrestre si ce n'en était pas une?», demanda Alice.

«Nous l'appelions tortue terrestre parce qu'elle nous enseignait surtout la géologie (1)», répondit la simili-tortue en colère; «tu es vraiment très bornée».

«Tu devrais avoir honte de poser une question aussi simple», ajouta le griffon. Après quoi, tous deux restèrent assis en silence, les yeux fixés sur la pauvre Alice qui aurait bien voulu disparaître sous la terre. Enfin, le griffon dit à la simili-tortue: «continue, ma vieille! Tâche que cela ne dure pas toute la journée»! Et elle continua en ces termes.

«Oui, nous allions à l'école dans la mer, quoique cela puisse te paraître incroyable…»

«Je n'ai jamais dit cela!», interrompit Alice.

«Tu l'as dit!», répliqua la simili-tortue.

«Tais-toi!,» ajouta le griffon, avant qu'Alice ait eu le temps de parler à nouveau.

Après quoi, la simili-tortue reprit la parole: «nous recevions une excellente éducation… en fait, nous allions à l'école tous les jours…»

«Moi aussi, je suis allée dans un externat», intervint Alice. «Il n'y a pas de quoi être fière pour si peu».

«Y avait-il des options?», demanda la simili-tortue d'un ton un peu anxieux.

«Oui», répondit Alice, «nous apprenions le français et la musique».

«Et le blanchissage»?

«Certainement pas!», répondit Alice avec indignation.

«Ah, ce n'était donc pas une très bonne école!», déclara la simili-tortue d'un ton extrêmement soulagé. «Vois-tu, dans notre école, il y avait, au bas des factures, français, musique, et blanchissage comme options».

«Vous ne deviez pas en avoir tellement besoin», fit observer Alice, «puisque vous viviez au fond de la mer».

« Je n'avais pas les moyens de me payer les matières optionnelles», répondit la simili-tortue en soupirant, «je ne suivais que le cursus obligatoire».

«Qu'y avait-il dedans?», interrogea Alice.

«Pour commencer, bien sûr, tangage et convulsions (2)» répondit la simili-tortue, «puis, les différentes branches de l'arithmétique: ambition, divertissement, laidification et dérision».

«Je n'ai jamais entendu parler de laidification», se hasarda à dire Alice. «Qu'est-ce que c'est»?

Le griffon, surpris, leva ses deux pattes.

«Comment, tu n'as jamais entendu parler de laidification!», s'exclama-t-il. «Tu sais ce que veut dire embellir, je suppose»?

«Oui», répondit Alice, en doutant un peu, «cela veut dire… rendre… quelque chose… plus joli».

«Dans ce cas», continua le griffon, «si tu ne sais pas ce que c'est que laidifier, tu es une nigaude».

Ne se sentant pas encouragée à poser plus de questions à ce sujet, Alice se tourna vers la simili-tortue, et lui demanda: «qu'appreniez-vous d'autre»?

«Eh bien, il y avait le mystère (3)», répondit la simili-tortue en comptant sur ses pattes, «le mystère ancien et moderne, avec la mérographie (4). Ensuite, le blabla écrit (5)… Le professeur de blabla était une vieille anguille de roche qui venait une fois par semaine. Il nous apprenait à blablater par écrit, à étirer les mots (6), et à s'évanouir dans les rouleaux».

«C'était comment?», demanda Alice.

«Ma foi, je ne peux pas te le montrer moi-même», dit la simili-tortue, «car je suis trop raide. Quant au griffon, il ne l'a jamais appris».

«Pas eu le temps», déclara le griffon, «j'étudiais les classiques avec un très, très vieux crabe».

«Je n'ai jamais pu suivre ses cours», poursuivit la simili-tortue en soupirant, «il paraît qu'il enseignait le rire et le désespoir».

«Il le faisait, sans aucun doute», affirma le griffon, en soupirant à son tour. Alors les deux créatures se cachèrent le visage avec leurs pattes.

«Et combien d'heures de cours aviez-vous par jour?», demanda Alice qui avait hâte de changer de sujet de conversation.

«Dix heures le premier jour», répondit la simili-tortue, «neuf heures le deuxième, et ainsi de suite».

«Quelle drôle d'organisation!», s'exclama Alice.

«C'est pour cette raison qu'on appelle cela des cours», fit observer le griffon, «parce qu'ils deviennent plus courts chaque jour».

C'était là une idée tout à fait nouvelle pour Alice, et elle y réfléchit un moment avant de faire sa prochaine remarque: «mais alors, le onzième jour devait être un jour de congé»?

«Bien sûr», dit la simili-tortue.

«Et que faisiez-vous le douzième jour?», demanda-t-elle avec impatience.

«Ça suffit pour les cours», interrompit le griffon d'un ton tranchant, «parle-lui un peu des jeux maintenant».

(1) Jeu de mot impossible à rendre en français. *Turtoise*, tortue terrestre, est phonétiquement proche de *taught us,* nous enseignait.
(2) Jeux de mots entre *reading* (lecture) et *reeling* (tanguer), puis *writing* (écriture) et *writhing* (se tordre de douleurs).
(3) Il utilise *mystery* (mystère) à la place d'*history* (histoire).
(4) Seography (description des mers) remplace *geography* (géographie).
(5) Drawing (le dessin) est remplacé par *drawling* (parler d'une voix traînante).
(6) Stretch (étirer) remplace *sketch* (faire des croquis).

(7) *Faint* (s'évanouir) remplace *paint* (peindre) alors que *coil* (bobine) remplace *oil* (à l'huile).

(8) *Latin* (Latin) devient *laughing* (rire) et *Greek* (le grec), *grief* (le chagrin).

Chapitre 10.

Le quadrille des homards.

La simili-tortue poussa un profond soupir et s'essuya les yeux du revers d'une de ses pattes. Elle regarda Alice et essaya de parler, mais, pendant une ou deux minutes, les sanglots étouffèrent sa voix. «Pareil que si elle avait une arête dans la gorge», dit le griffon. Et il se mit à la secouer et à lui taper dans le dos. Finalement, la simili-tortue retrouva la parole et, des larmes ruisselant sur ses joues, elle reprit: «… Tu n'as sans doute pas beaucoup vécu dans la mer…»

«Non, en effet», dit Alice.

«… et peut-être que tu n'as jamais été présentée à un homard…»

«J'ai goûté une fois…», commença Alice. Mais elle s'interrompit brusquement et dit: «non, jamais…»

«… par conséquent, tu ne peux pas savoir combien le quadrille des homards est une chose merveilleuse»!

«Non, c'est vrai», déclara Alice. «Quel genre de danse est-ce»?

« Eh bien», expliqua le griffon, «on commence par former une ligne, le long de la côte…»

«Deux lignes!», s'écria la simili-tortue. «Les phoques, les tortues de mer, les saumons, et ainsi de suite. Après, une fois le terrain débarrassé des méduses…»

«Ce qui prend, généralement, pas mal de temps», interrompit le griffon.

«… on fait deux pas en avant…»

«Avec, chacun, un homard pour cavalier!», cria le griffon.

«Bien sûr!», continua la simili-tortue, «on fait deux pas en avant vers son cavalier…»

«… puis on change de homard, et on recule dans le même ordre», continua le griffon.

«Après cela, vois-tu», reprit la simili-tortue, «on jette les…»

«Les homards!», cria le griffon, en faisant un bond dans les airs.

«… aussi loin que possible dans la mer…»

«On nage à leur poursuite!», hurla le griffon.

«On fait un saut périlleux dans la mer!», cria la simili-tortue, tout en sautant frénétiquement.

«On change de nouveau de homard!», hurla le griffon qui atteint le maximum de sa voix.

«On revient sur le rivage, et… c'est tout pour la première figure», dit la simili-tortue en baissant brusquement la voix. Puis, les deux créatures, qui n'avaient pas arrêté de sauter dans tous les sens comme des choses folles, se rassirent, très tristes et calmes, et regardèrent Alice.

«Cela doit-être une très jolie danse», dit-elle timidement.

«Aimerais-tu voir une partie de la chorégraphie?», demanda la simili-tortue.

«J'en serais ravie», répondit Alice.

«Essayons la première figure!», dit la simili-tortue au griffon. «Après tout, on peut le faire sans les homards. Qui va chanter»?

«Oh, chante, toi», dit le griffon. «Moi, j'ai oublié les paroles».

Alors, ils commencèrent à danser solennellement autour d'Alice, en lui marchant de temps à autre sur les orteils quand ils passaient trop près d'elle, et en battant la mesure avec leurs pattes de devant, tandis que la simili-tortue chantait ceci d'une voix lente et triste:…

«Pourriez-vous marcher un peu plus vite?»,
Dit un merlan à un escargot,
«Il y a un marsouin très près, derrière nous,
Et il est en train de marcher sur ma queue.
Voyez avec quelle impatience
Les homards et les tortues s'avancent!
Ils attendent sur les galets…
Voulez-vous entrer dans la danse?

Voulez-vous, ne voulez-vous pas,
Voulez-vous, ne voulez-vous pas,
Voulez-vous entrer dans la danse?
Voulez-vous, ne voulez-vous pas,
Voulez-vous, ne voulez-vous pas,
Ne voulez-vous pas entrer dans la danse?

Vous ne pouvez pas savoir
Le plaisir que cela fait
Lorsqu'on vous prend et jette à la mer
Avec les homards!»
Mais l'escargot répliqua:
« Trop loin, trop loin!»
Et, le regardant de travers,
Dit qu'il remerciait chaleureusement le merlan, Mais qu'il
ne voulait pas entrer dans la danse.

Ne voulait pas, ne pouvait pas,
Ne voulait pas, ne pouvait pas,
Ne voulait pas entrer dans la danse.
Ne voulait pas, ne pouvait pas,
Ne voulait pas, ne pouvait pas,
Ne pouvait pas entrer dans la danse».

«Ce qui importe c'est la distance»,
Répondit son ami couvert d'écailles,
«Il y a une autre rive, vous savez,
De l'autre côté.
Plus on s'éloigne de l'Angleterre,
Plus on se rapproche de la France…
Ne pâlissez pas, escargot bien-aimé,
Entrez plutôt dans la danse.

Voulez-vous, ne voulez-vous pas,
Voulez-vous, ne voulez-vous pas,

Voulez-vous entrer dans la danse?
Voulez-vous, ne voulez-vous pas,
Voulez-vous, ne voulez-vous pas,
Ne voulez-vous pas entrer dans la danse ?

«Je vous remercie, c'est très intéressant à voir danser», déclara Alice, heureuse que ce soit enfin terminé, «j'aime énormément cette curieuse chanson à propos du merlan»!

«Oh, pour ce qui est des merlans», dit la simili-tortue, «ils… tu as, bien sûr, déjà vu des merlans»?

«Oui», répondit Alice, «j'en ai vu souvent à din…», elle s'arrêta brusquement.

«J'ignore où din peut bien se trouver», déclara la simili-tortue, «mais si tu en as vu si souvent, tu sais, bien sûr, à quoi ils ressemblent».

«Je crois que oui», répondit Alice, en réfléchissant. «Ils ont la queue dans la bouche… et ils sont tout couverts de chapelure».

«Tu te trompes en ce qui concerne la chapelure», fit observer la simili-tortue, «elle serait emportée par l'eau dans la mer. Mais ils ont bien la queue dans la bouche car…». A cet instant, elle se mit à bâiller et ferma les yeux… «Explique-lui la raison et tout le reste», demanda-t-elle au griffon.

«La raison est», dit le griffon, «qu'ils allèrent danser avec les homards. Ils furent donc jetés à la mer. Il fallait donc qu'ils tombent très loin. Ils coincèrent donc leur queue dans la bouche. Et ils ne purent donc pas la retirer. C'est tout».

«Je vous remercie», dit Alice, «c'est vraiment très intéressant. Jamais je n'avais appris tant de choses sur les merlans».

«Si tu veux, je peux t'en dire bien davantage», dit le griffon. «Sais-tu pourquoi on les appelle merlans»?

«Je n'y ai jamais pensé», répondit Alice, «pourquoi»?

«Ils cirent les bottines et les chaussures», déclara le griffon sur un ton très solennel.

Alice fut complètement déconcertée. «Ils cirent les bottines et les chaussures!», répéta-t-elle d'un ton stupéfait.

«Voyons, avec quoi cire-t-on tes chaussures?», demanda le griffon. «Je veux dire, qu'est-ce qui les rend si brillantes»?

Alice regarda ses chaussures, réfléchit un moment avant de donner sa réponse. «Je crois bien qu'on les cire avec un produit qui noircit».

«Sous la mer, les bottines et les chaussures», continua le griffon d'une voix grave, «sont cirées avec du blanc de merlan (1). Maintenant tu sais».

«Et les chaussures, elles sont fabriquées à partir de quoi?», demanda Alice avec curiosité.

«De soles et d'anguilles, bien sûr», répondit le griffon avec impatience, «la moindre crevette aurait pu te dire ça»!

«Si j'avais été à la place du merlan», dit Alice, qui pensait toujours à la chanson, «j'aurais dit au marsouin: en arrière, s'il te plaît, on ne te veut pas avec nous»!

«Ils étaient obligés de l'avoir avec eux», dit la simili-tortue, «aucun poisson intelligent ne sortirait sans un marsouin».

«Vraiment!», s'exclama Alice d'un ton stupéfait.

«Bien sûr que non. Vois-tu, si un poisson venait me voir et me disait qu'il va partir en voyage, je lui demanderais: pour quel marsouin»?

«Vous voulez dire: pour quelle raison (2)»?

«Je veux dire ce que je dis», répliqua la simili-tortue d'un ton offensé. Et le griffon ajouta: «allons, à présent, c'est à ton tour de raconter tes aventures».

«Je peux vous raconter les aventures qui me sont arrivées depuis ce matin», dit Alice assez timidement, «mais il est inutile que je remonte jusqu'à hier car, alors, je n'étais pas la même personne».

«Explique-nous cela», demanda la simili-tortue.

«Non, non, les aventures d'abord!», dit le griffon d'un ton impatient, «les explications prennent tellement de temps».

Alice commença donc à leur raconter ses aventures à partir du moment où elle avait rencontré le lapin blanc. Au début, elle était un peu nerveuse, car les deux créatures, qui s'étaient mises contre elle, une de chaque côté, ouvraient très grand leurs yeux et leur bouche. Mais elle se sentit plus confiante au cours de son récit. Ses auditeurs étaient complètement silencieux jusqu'à ce qu'elle arrive au moment de sa rencontre avec la chenille et de sa récitation de *«Vous êtes vieux Père William»*. En effet, comment les mots n'étaient pas ceux de la poésie originale, la simili-tortue respira profondément et dit: «c'est très étrange».

«Je n'ai jamais rien entendu d'aussi étrange», déclara le griffon.

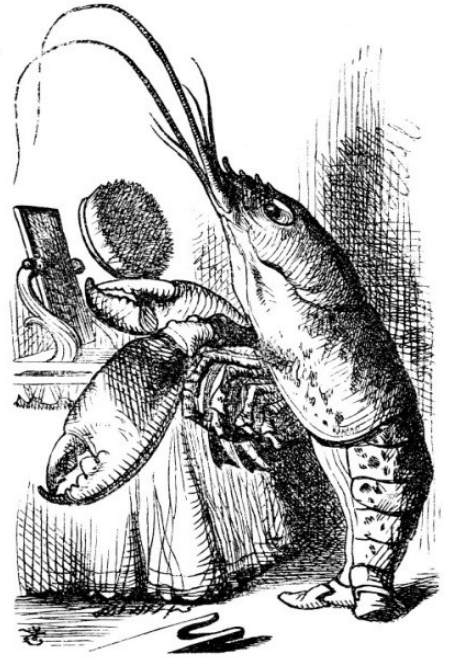
«Ça a été changé!», dit pensivement la simili-tortue. «J'aimerais bien qu'elle me récite quelque chose maintenant. Demande-lui de commencer». Elle regarda le griffon, comme si elle croyait qu'il exerçait une sorte d'autorité sur Alice.

«Lève-toi et récite *'C'est la voix du flemmard'*», ordonna-t-il.

«Comme ces créatures aiment donner des ordres et faire répéter les leçons!», pensa Alice, «j'ai l'impression d'être en classe».

Quoi qu'il en soit, elle se leva et commença à réciter, mais elle pensait tellement au quadrille des homards qu'elle ne savait plus trop ce qu'elle disait: les paroles donnèrent un résultat très bizarre.

«C’est la voix du homard;
Je l’entends déclarer,
‘Vous m’avez trop cuit,
Je dois sucrer mes cheveux’.
Comme un canard avec ses paupières,
Il ajuste sa ceinture et ses boutons
Avec son nez,
Et met les pieds en éventail».



«C’est différent de ce que je récitais quand j’étais enfant», dit le griffon.

«Hé bien, je ne l’avais jamais entendu avant», ajouta la simili-tortue, «mais ça a l’air particulièrement absurde».

Alice resta silencieuse. Elle s’était assise à nouveau, son visage dans les mains, et se demandait si les choses redeviendraient normales un jour.

«Je voudrais bien qu'on me l'explique», demanda la simili-tortue.

«Elle ne peut pas l'expliquer», répondit immédiatement le griffon. «Continue avec la strophe suivante».

«Mais, à propos de ses pieds», insista la simili-tortue, «comment pourrait-il les mettre avec son nez, tu sais»?

«Ce la première position des danseurs», répondit Alice, mais elle était terriblement déconcertée par tout ceci, et avait très envie de changer de sujet de conversation.

«Continue avec la strophe suivante», répéta le griffon avec impatience, «elle commence avec '*Je passai devant son jardin'* ».

Alice n'osa pas désobéir, bien qu'elle fût certaine que tout irait de travers, et elle continua d'une voix tremblante…

«Je passai devant son jardin et remarquai
Comment la chouette et l'huître
Se partageaient un gâteau…»

«À quoi cela sert-il de répéter tous ces trucs», dit la simili-tortue en l'interrompant, «si tu ne les expliques pas au fur et à mesure que tu les dis? C'est, de très loin, la chose la plus déroutante que j'aie jamais entendue»!

«Oui, je crois que tu ferais mieux de t'arrêter», dit le griffon, et Alice ne fut que trop heureuse de suivre le conseil.

«Veux-tu que nous essayions une autre figure du quadrille des homards?», poursuivit-il, «ou bien aimerais-tu mieux que la simili-tortue te chante une chanson»?

«Oh, une chanson, je vous en prie, si la simili-tortue veut être assez gentille pour en chanter une», répondit Alice avec une telle impatience que le griffon

grommela d'un ton plutôt offensé: «hum, à chacun ses goûts! Chante-lui *'Soupe à la tortue'*, veux-tu, ma vieille»?

La simili-tortue poussa un profond soupir, et commença d'une voix entrecoupée de sanglots…

«Jolie soupe, tellement délicieuse et verte,
Qui attend dans la soupière chaude!
Qui ne s'arrêterait pas devant
Un mets si délicat?
Soupe du soir, jolie soupe!
Soupe du soir, jolie soupe!
Jo… lie sou… oupe!
Jo… lie sou… oupe!
Sou… oupe du s… s…oir!
Jolie, jolie soupe!

Jolie soupe, qui voudrait du poisson,
Du gibier, ou tout autre plat?
Qui ne renoncerait pas à tout ça
Pour seulement deux pence
D'une si jolie soupe?
Jo… lie sou… oupe!
Jo… lie sou… oupe!
Sou… oupe du s… s…oir!
Jolie, jo… LIE SOUPE!

«Le refrain, une fois encore!», ajouta le griffon. La simili-tortue avait juste commencé à le répéter, lorsqu'on entendit, au loin, une voix crier: «le procès commence»!

«Viens!», cria le griffon et, prenant Alice par la main, il s'en alla en toute hâte, sans attendre la fin de la chanson.

«De quel procès s'agit-il?», demanda, en même temps qu'elle courrait, une Alice toute haletante. Mais le griffon se contenta de répondre «viens!», en courant de

plus belle, tandis que la brise, qui les suivait, portait jusqu'à eux, ces paroles mélancoliques à peine audibles:

«Sou… oupe du s… s…oir!
Jolie, jolie soupe»!

(1) *Whiting* désigne à la fois le merlan et la peinture blanche.

(2) Jeu de mot entre *porpoise* (marsouin) et *purpose* (raison).

Chapitre 11.

Qui a volé les tartes?

Lorsqu'ils arrivèrent, le Roi et la Reine de cœur étaient assis sur leur trône, au milieu d'une grande foule composée de toutes sortes de petits oiseaux et d'animaux, ainsi que de tout le paquet de cartes. Devant eux se trouvait le valet, enchaîné, gardé par un soldat de chaque côté; près du Roi, il y avait le lapin blanc qui tenait une trompette d'une main et un rouleau de parchemin de l'autre. Au beau milieu de la salle du tribunal se trouvait une table couverte d'un grand plat avec des tartes dessus: elles avaient l'air si bonnes que, rien qu'en les regardant, Alice commença à avoir très faim. «Je voudrais bien que le procès s'achève», se dit-elle, «et qu'on fasse passer les rafraîchissements»! Mais il semblait n'y avoir guère de chance que ça se passe ainsi; aussi elle se mit à regarder tout autour d'elle afin de faire passer le temps.

Alice n'avait jamais pénétré dans une salle de tribunal, mais elle avait lu des choses dans des livres, et elle était contente de constater qu'elle savait le nom de presque tout ce qu'il y avait ici. «Voilà le juge», se dit-elle, «parce qu'il porte une grande perruque».

Au fait, le juge était le Roi. Il portait sa couronne sur sa perruque. Il avait l'air très mal à l'aise, et pas très élégant. Regardez la deuxième image du livre si vous voulez voir le résultat.

«Ah, voici le banc des jurés», pensa Alice, «et ces douze créatures», (elle était obligée de dire *créatures* car, voyez-vous, il y avait à la fois des mammifères et des oiseaux), «je suppose que ce sont les jurés». Elle se répéta ce dernier mot deux ou trois fois, très fière de le savoir, car elle pensait, à juste titre d'ailleurs, que très peu de petites filles de son âge en connaissaient la signification. Néanmoins, elle aurait pu tout aussi bien employer l'expression «*membres du jury*».

Les douze jurés étaient tous occupés à écrire fébrilement sur des ardoises. «Que font-ils?», murmura Alice au griffon, «ils ne peuvent pas avoir quelque chose à écrire alors que le procès n'a pas commencé».

«Ils écrivent leur nom», chuchota le griffon, «de peur de l'oublier avant la fin du procès».

«Quels imbéciles!», s'exclama-t-elle d'une voix forte et indignée. Mais elle se tut immédiatement car le lapin blanc cria «silence dans la salle!», et le Roi, impatient, mit ses lunettes pour regarder autour de lui afin de découvrir qui parlait.

Alice put voir, aussi distinctement que si elle avait regardé par-dessus leur épaule, que tous les jurés étaient en train d'écrire *«quels imbéciles»* sur leur ardoise. Elle put même voir que l'un d'eux, ne sachant pas orthographier *«imbéciles»*, fut obligé de demander à son voisin de lui épeler le mot. «Il va y avoir un beau fouillis sur leurs ardoises d'ici la fin du procès!», pensa-t-elle.

L'un d'eux avait une craie qui grinçait. Naturellement, Alice ne pouvait pas supporter cela: elle fit alors le tour de la salle, se glissa derrière le juré, et trouva vite l'occasion de lui prendre. Elle le fit si rapidement que le pauvre petit juré (c'était Bill, le lézard), ne comprit pas ce qui lui était arrivé. Aussi, après l'avoir cherché partout, il fut obligé d'écrire avec un doigt pendant le reste de la journée, ce qui n'était pas très utile car le doigt ne laissait aucune trace sur l'ardoise.

«Héraut, lisez l'acte d'accusation!», demanda le Roi.

Sur ce, le lapin blanc sonna trois fois de sa trompette, déroula le parchemin, et lut ce qui suit…

La Reine de cœur avait fait des tartes,
Durant tout une journée d'été,
Le valet d'cœur a volé ces tartes
Et, très loin, les a emportées».

«Délibérez pour rendre votre verdict», ordonna le Roi aux jurés.

«Pas encore, pas encore!», interrompit immédiatement le lapin. Il y a beaucoup de choses à faire avant!

«Appelez le premier témoin», reprit le Roi. Le lapin blanc sonna trois fois de la trompette et cria: «premier témoin»!

Le premier témoin était le chapelier. Il entra, tenant, d'une main, une tasse de thé et, de l'autre, une tartine beurrée.

«Je demande pardon à Votre Majesté», commença-t-il, «d'apporter cela ici, mais je n'avais pas tout à fait fini de prendre mon thé lorsqu'on est venu me chercher».

«Vous auriez dû avoir fini», rétorqua le Roi. «Quand avez-vous commencé»?

Le chapelier regarda le lièvre de mars qui l'avait suivi dans la salle du tribunal, bras dessus, bras dessous avec le loir.

«Je crois que c'était le quatorze mars», dit-il.

«Le quinze», rectifia le lièvre de mars.

«Le seize», ajouta le loir.

«Notez tout cela», dit le Roi aux jurés, qui écrivirent immédiatement les trois dates sur leurs ardoises, puis les additionnèrent, et convertirent le total en sous et en deniers.

«Enlevez votre chapeau», dit le Roi au chapelier.

«Il n'est pas à moi», répondit le chapelier.

«Volé!», s'exclama le Roi, en se tournant vers les jurés qui, immédiatement, prirent note du fait.

«Je n'en possède aucun», ajouta le chapelier en guise d'explication, «je les vends: je suis chapelier».

A cet instant, la Reine mit ses lunettes, puis elle commença à dévisager le chapelier, qui devint pâle et nerveux.

«Faites votre déposition», dit le Roi, «et tâchez de vous calmer ou je vous fais exécuter sur-le-champ».

Ceci n'eut pas l'air de rassurer le témoin. Il continua à piétiner nerveusement, tout en jetant des regards inquiets à la Reine. Stressé, il mordit à pleines dents dans sa tasse au lieu de mordre dans sa tartine.

C'est alors qu'Alice éprouva une sensation très bizarre qui l'intrigua beaucoup jusqu'à ce qu'elle découvre ce que c'était: elle recommençait à grandir. Sa première idée fut de se lever et de quitter la salle du tribunal mais, à la réflexion, elle décida de rester où elle était, aussi longtemps qu'il y aurait de la place pour elle.

«Je voudrais bien que tu ne me serres pas comme cela», dit le loir qui était assis à côté d'elle, «je peux à peine respirer».

«Je n'y peux rien», répondit Alice gênée, «je suis en train de grandir».

«Tu n'as pas le droit de grandir ici», affirma le loir.

«Ne dites pas n'importe quoi», répliqua Alice avec plus d'assurance, «vous savez bien que vous grandissez aussi».

«Oui, mais moi, je grandis à une vitesse raisonnable, et pas de cette manière ridicule», fit observer le loir qui se leva en boudant, et alla s'installer de l'autre côté de la salle.

Pendant tout ce temps, la Reine n'avait pas cessé de dévisager le chapelier et, juste au moment où le loir traversa la salle, elle ordonna à l'un des huissiers: «apportez-moi la liste des chanteurs qui ont participé au dernier concert»! Là-dessus, l'infortuné chapelier se mit à trembler si fort qu'il en perdit ses deux chaussures.

«Faites votre déposition», répéta le Roi en colère, «ou je vais vous ferai exécuter, que vous soyez nerveux ou pas».

«Je suis un pauvre homme, Votre Majesté», débuta le chapelier d'une voix tremblante, «et je n'avais pas encore commencé à prendre le thé… pas depuis plus d'une semaine environ… et vu que les tartines de beurre devenaient très minces… et que les scintillements du thé…»

«Les scintillement du quoi?», demanda le Roi.

«Ça a commencé avec un thé», répondit le chapelier.

«Bien sûr que thé commence par un T!», dit le Roi sèchement. «Vous me prenez vraiment pour un imbécile, continuez»!

«Je ne suis qu'un pauvre homme», continua le chapelier, «et après cela, la plupart des choses se sont mises à scintiller… mais le lièvre de mars déclara…»

«Rien du tout!», interrompit le lièvre.

«Tu l'as dit!», insista le chapelier.

«Je le nie!», protesta le lièvre de mars.

«Il le nie», déclara le Roi, «laissez ce sujet de côté».

«Eh bien, en tous cas, le loir déclara…», continua le chapelier en regardant nerveusement autour de lui pour voir si le loir allait nier, lui aussi. Mais il ne nia rien, car il dormait profondément.

«Après cela», continua le chapelier, «j'ai coupé d'autres tartines…»

«Mais qu'est-ce qu'a déclaré le loir?», demanda l'un des jurés.

«Je ne m'en souviens plus», répondit le chapelier.

«Il faut absolument vous en souvenir», fit remarquer le Roi, «ou je vous ferai exécuter».

Le pitoyable chapelier laissa tomber sa tasse et sa tartine, et mit un genou en terre. «Je ne suis un pauvre homme, Votre Majesté», commença-t-il.

«Vous êtes surtout un piètre orateur», répliqua le Roi.

À ces mots, un des cochons d'Inde applaudit, et fut immédiatement étouffé par les huissiers. Comme cela est difficile à comprendre, je vais vous expliquer comment ils procédèrent; ils avaient un grand sac de toile dont on fermait l'ouverture par des ficelles; ils y glissèrent le cochon d'Inde, la tête la première, puis ils s'assirent dessus.

«Je suis bien contente d'avoir vu cela», pensa Alice. «J'ai lu tellement souvent dans les journaux, à la fin du compte rendu des procès, 'il y eut une tentative d'applaudissement qui fut immédiatement étouffée par les huissiers', et, jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais compris ce que cela voulait dire».

«Si c'est tout ce que vous savez de cette affaire, vous pouvez descendre», continua le Roi.

«Je ne peux pas aller plus bas», dit le chapelier, je suis déjà sur le plancher.

«Alors, vous pouvez vous asseoir», répliqua le Roi.

À ces mots, le second cochon d'Inde applaudit, et fut aussitôt étouffé.

«Bon, nous voilà débarrassés des cochons d'Inde!», pensa Alice, «à présent, cela va aller mieux».

«Je préférerais finir mon thé», répondit le chapelier en jetant un regard inquiet à la Reine qui était en train de lire la liste des chanteurs.

«Vous pouvez vous retirer», dit le Roi, et le chapelier partit en toute hâte, sans même prendre le temps de remettre ses chaussures.

«… et, dès qu'il sera dehors, coupez-lui la tête», ajouta la Reine à l'adresse d'un des huissiers, mais le chapelier avait disparu avant même que l'huissier atteigne la porte.

«Appelez le témoin suivant!», dit le Roi.

Le témoin suivant était la cuisinière de la duchesse. Elle portait à la main sa boîte de poivre, et Alice avait deviné qui c'était avant même qu'elle ne pénètre dans la salle car, les gens qui se trouvaient près de la porte avaient tous commencé à éternuer au même moment.

«Faites votre déposition», dit le Roi.

«Je refuse», répliqua la cuisinière.

Le Roi jeta un regard inquiet au lapin blanc qui murmura à son oreille: «il faut absolument que Votre Majesté fasse subir un contre-interrogatoire à ce témoin».

«Eh bien, s'il le faut, je le ferai», dit le Roi d'un air triste. Ensuite, après avoir croisé les bras et froncé les sourcils à un point tel qu'on ne voyait presque plus ses yeux, il demanda à la cuisinière d'une voix grave: «de quoi sont faites les tartes»?

«Principalement de poivre», répondit-elle.

«De la mélasse», dit, derrière elle, une voix endormie.

«Arrêtez ce loir!», hurla la Reine. «Décapitez ce Loir, expulsez-le de la salle, étouffez-le, pincez-le, coupez-lui les moustaches»!

Pendant les quelques minutes nécessaires à l'expulsion du coupable, le plus grand désordre régna dans la salle du tribunal, et, quand tout le monde eut regagné sa place, la cuisinière avait disparu.

«Peu importe!», dit le Roi d'un air très soulagé, «appelez le témoin suivant». Et il ajouta à voix basse, à l'adresse de la Reine: «vraiment, ma chère, c'est à vous de faire subir un contre-interrogatoire au témoin suivant. Cela me donne une telle migraine»!

Alice regardait le lapin blanc regarder nerveusement dans sa liste, très curieuse de voir à quoi ressemblerait le prochain témoin… «car, jusqu'à présent, ils n'ont pas beaucoup de preuves», se dit-elle. Imaginez sa surprise, lorsque le lapin blanc prononça, avec sa petite voix aiguë, «Alice»!

Chapitre 12.

La déposition d'Alice.

«Présente!», répondit Alice, en oubliant, dans le feu de l'action, combien elle avait grandi pendant les dernières minutes. Elle se leva d'un bond et renversa le banc des jurés avec le bas de sa jupe. Les jurés dégringolèrent sur la tête des personnes placés au-dessous, puis ils restèrent allongés les quatre fers en l'air, lui rappelant beaucoup le bocal à poissons rouges qu'elle avait renversé, par accident, la semaine précédente.

«Oh, je vous demande bien pardon!», s'exclama-t-elle d'une voix consternée. Elle se mit alors à relever les jurés aussi vite que possible, car elle ne cessait de penser à l'accident du bocal à poissons, et avait la vague impression qu'il fallait les ramasser et les remettre

immédiatement sur leur banc, faute de quoi ils mourraient.

«Le procès ne peut continuer», déclara le Roi d'un ton très grave, «avant que tous les jurés ne soient remis exactement à leur place… Tous, sans exception », répéta-t-il en appuyant sur ces mots et en fixant Alice droit dans les yeux.

La fillette regarda le banc des jurés. Elle vit que, dans sa précipitation, elle avait mis le lézard la tête en bas, et que la pauvre petite chose remuait tristement sa queue, incapable de se tirer d'affaire toute seule. Elle eut vite fait de le replacer dans une position normale, bien que, se dit-elle: «cela n'ait pas beaucoup d'importance. Je ne crois pas qu'il puisse servir à grand-chose pour ce procès, dans un sens comme dans l'autre».

Dès que les jurés furent un peu remis de leur chute et de leurs émotions, dès qu'on eut retrouvé et qu'on leur eut rendu leur craies et leurs ardoises, ils se mirent tous à rédiger en détail, avec beaucoup d'application, l'histoire de leur accident; tous sauf le lézard qui avait l'air trop bouleversé pour faire autre chose que rester assis, la bouche ouverte, à regarder le plafond de la salle du tribunal.

«Que savez-vous à propos de cette affaire?», demanda le Roi à Alice.

«Rien», dit Alice.

«Absolument rien?», insista le Roi

«Absolument rien», dit Alice.

«C'est très important», déclara le Roi en se tournant vers les jurés. Ils commençaient à écrire cela sur leur ardoise lorsque le lapin blanc intervint: «Votre Majesté a, bien sûr, voulu dire *'sans importance'*», dit-il d'un ton très respectueux, mais en fronçant les sourcils et en faisant des grimaces.

«Je voulais dire *'sans importance'*, bien sûr», se dépêcha de dire le Roi. Après quoi, il se mit à se répéter à

voix basse: «important… sans importance… sans importance… important…», comme s'il essayait de voir quel mot sonnait le mieux.

Certains jurés notèrent *«important»*, et d'autres, *«sans importance»*. Alice pouvait le voir car elle était assez près d'eux pour lire sur leurs ardoises; «mais cela n'a pas la moindre importance», pensa-t-elle.

A ce moment, le Roi, qui était très occupé à écrire sur son carnet, cria *«silence»*, et, regardant ce même carnet, se mit à lire à haute voix: «règle quarante-deux: toutes les personnes de plus de un kilomètre six cents de haut doivent quitter la salle».

Tout le monde regarda Alice.

«Moi, je ne fais pas un kilomètre six cents de haut», dit Alice.

«Si», affirma le Roi.

«Près de deux kilomètres», ajouta la Reine.

«De toute manière, je ne m'en irai pas», déclara Alice, « de plus, cette règle n'est pas une règle établie: vous venez juste de l'inventer».

«C'est la règle la plus ancienne du carnet», répondit le Roi.

«Dans ce cas, elle devrait porter le numéro un», fit observer Alice.

Le Roi pâlit, et referma immédiatement son carnet. «Délibérez pour rendre votre verdict», dit-il aux jurés d'une voix basse et tremblante.

«Plaise à Votre Majesté, il y a encore d'autres preuves à examiner», dit le lapin blanc en se levant d'un bond; «on vient de trouver ce document».

«Qu'y a-t-il dedans?», demanda la Reine.

«Je ne l'ai pas encore ouvert», répondit le lapin blanc, «mais cela ressemble à une lettre, écrite par le prisonnier à… quelqu'un».

«C'est ça», dit le Roi, «à moins qu'elle ne soit écrite à personne, ce qui est plutôt rare, vous savez».

«A qui est-elle adressée?», demanda l'un des jurés.

«Elle n'est adressée à personne», répondit le lapin blanc, «en fait, il n'y a rien d'écrit à l'extérieur». Il déplia le papier, tout en parlant, et ajouta: «finalement, ce n'est pas une lettre, ce sont des vers».

«Sont-ils de la main du prisonnier?», demanda un autre juré.

«Non», répondit le lapin blanc, «et c'est bien ce qu'il y a de plus bizarre». Les jurés semblaient déconcertés.

«Il a dû imiter l'écriture de quelqu'un», dit le Roi. A ces mots, le visage des jurés se dérida.

«Plaise à Votre Majesté», déclara le valet, «je n'ai pas écrit ces vers, et personne ne peut prouver que je les ai écrits: ils ne sont pas signés».

«Si vous ne les avez pas signés», dit le Roi, «ça ne fait qu'aggraver votre cas. Si vous n'aviez pas eu de mauvaises intentions, vous auriez signé de votre nom, comme un homme honnête».

Tout le monde se mit alors à applaudir, car c'était la seule chose intelligente que le Roi ait dit ce jour-là.

«Cela prouve formellement sa culpabilité», déclara la Reine.

«Cela ne prouve rien du tout!», s'exclama Alice, «voyons, vous ne savez même pas de quoi il est question dans ces vers»!

«Lisez-les », ordonna le Roi.

Le lapin blanc mit ses lunettes. «Plaise à Votre Majesté, où dois-je commencer?», demanda-t-il.

«Commencez au commencement», dit le Roi d'un ton sérieux, «et continuez jusqu'à ce que vous arriviez à la fin; ensuite, arrêtez-vous».

Voici les vers que lut le lapin blanc:

«Ils m'ont dit que vous étiez allé la voir,
Et que vous aviez parlé de moi à cet homme:

Elle m'a donné un bon caractère
Mais a déclaré que je ne savais pas nager.

Il leur envoya un mot
Disant que je n'étais pas parti
(Et on sait que c'est vrai):
Si elle devait aller plus loin,
Que vous arriverait-il?

Je lui en ai donné une, à elle,
Ils lui en ont donné deux, à lui,
Vous nous en avez donné trois ou plus;
Elles sont toutes passées de lui à vous
Alors qu'elles étaient à moi avant.

Si elle ou moi prenions le risque
De nous impliquer dans cette affaire,
Il vous ferait confiance pour les libérer,
Exactement comme nous l'avions été.

Mon idée est que vous étiez
(Avant qu'elle n'ait cette crise)
Un obstacle venu s'interposer
Entre lui, nous et ça.

Ne lui dites pas qu'elle les préfère
Car ceci doit être un secret,
Entre vous et moi,
Ignoré du reste du monde».

«C'est la preuve la plus importante que nous ayons eue jusqu'ici», dit le Roi en se frottant les mains, «aussi, laissons le jury…»

«S'il y a un seul juré capable d'expliquer ces vers», déclara Alice. Elle avait tellement grandi au cours des quelques dernières minutes qu'elle n'avait pas du tout

peur d'interrompre le Roi. «Je lui donnerai six pence. Je ne pense pas qu'il y ait une once de raison là-dedans».

Tous les jurés écrivirent sur leurs ardoises: «elle ne pense pas qu'il y ait une once de raison là-dedans», mais aucun d'entre eux n'essaya d'expliquer les vers.

«S'ils n'ont aucun sens», dit le Roi, «vous savez, cela nous évite bien des problèmes, car nous n'avons pas besoin d'essayer d'en trouver un. Et pourtant, je me demande…», continua-t-il, en étalant la feuille de papier sur ses genoux et en lisant les vers avec un œil, «je pense pouvoir comprendre quelque chose après tout '… déclaré que je ne savais pas nager'… vous ne savez pas nager, n'est-ce pas?», ajouta-t-il en se tournant vers le valet.

Celui-ci secoua la tête tristement. «Ai-je l'air de quelqu'un qui sait nager?», dit-il. Et il n'en avait certainement pas l'air, vu qu'il était fait entièrement de carton.

«Jusqu'ici, tout concorde», déclara le Roi, et il continua à se lire les vers à voix basse: «'et on sait que c'est vrai'… Il s'agit là des jurés, bien sûr… 'je lui en ai donné une, à elle, ils lui en ont donné deux, à lui'… oh là là, c'est ce qu'il a dû faire avec les tartes…»

Mais ça continue avec *«elles sont toutes passées de lui à vous»*, fit remarquer Alice.

«Bien sûr, les voilà!», s'écria le Roi d'une voix triomphante, en montrant du doigt les tartes qui se trouvaient sur la table. «C'est clair comme de l'eau de roche! Écoutez ceci, encore… 'avant qu'elle n'ait cette crise'… ma chère, je crois que vous n'avez jamais fait de crises?», demanda-t-il à la Reine.

«Jamais!», s'exclama-t-elle d'une voix furieuse, tout en jetant un encrier à la tête du Lézard. L'infortuné petit Bill avait cessé d'écrire sur son ardoise avec un doigt, après s'être aperçu que cela ne laissait aucune trace; mais il recommença immédiatement, en utilisant

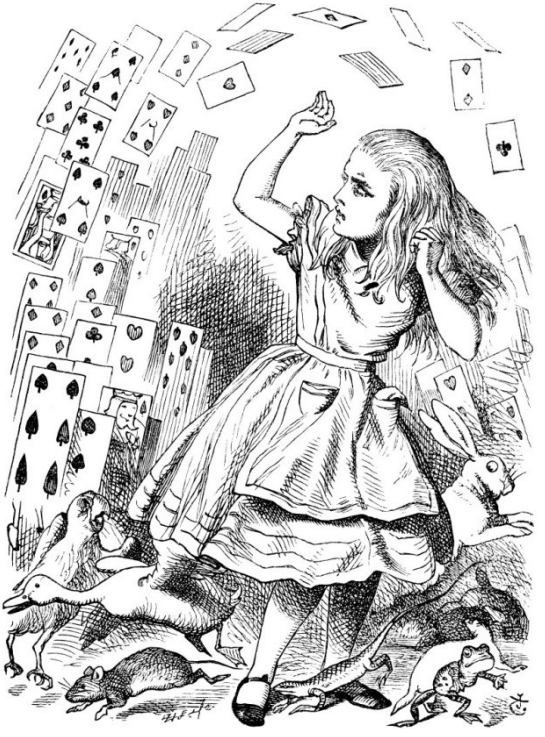
l’encre qui dégoulinait le long de son visage, et il fit cela jusqu’à ce qu’il n’y en ait plus.

«Si vous n’avez jamais fait de crise, c’est que cette crise ne vous fait pas crisser des dents», dit le Roi en regardant autour avec un sourire sur les lèvres. Il y eut un silence de mort.

«C’est un jeu de mots!», ajouta-t-il l’air vexé, et tout le monde éclata de rire. «Que les jurés délibèrent pour rendre leur verdict», ordonna le Roi, pour la vingtième fois de la journée.

«Non, non!», s’écria la Reine, «la condamnation d’abord, la délibération ensuite».

«Ce sont des inepties!», protesta Alice d’une voix forte, «quelle idée absurde de condamner avant de délibérer»!



«Taisez-vous!», dit la Reine en devenant écarlate.

«Je ne me tairai pas!», répliqua Alice.

«Qu'on lui coupe la tête!», vociféra la Reine. Personne ne bougea.

«Qui fait attention à vous?», demanda Alice, qui avait retrouvé sa taille normale, «vous n'êtes qu'un jeu de cartes»!

À ces mots, toutes les cartes s'envolèrent et lui retombèrent dessus. Elle poussa un petit cri, de colère et de frayeur. Elle essaya de les repousser avec ses mains, et se retrouva allongée sur la berge, avec sa sœur qui enlevait doucement quelques feuilles mortes tombées sur son visage.

«Alice, ma chérie, réveille-toi!», dit sa sœur, «tu as dormi tellement longtemps»!

«Oh, j'ai fait un rêve très bizarre!», s'exclama Alice. Et elle se mit à raconter, autant qu'elle pouvait se les rappeler, toutes les aventures étranges que vous venez de lire. Lorsqu'elle eut fini, sa sœur l'embrassa et dit: «c'était un rêve vraiment très bizarre, ma chérie; mais, à présent, rentre vite à la maison pour prendre ton thé; il commence à se faire tard». Alice se leva et s'en alla en courant le plus rapidement possible, et comprit que le rêve qu'elle venait de faire était réellement merveilleux.

Mais sa sœur resta assise où on l'avait laissée, la tête appuyée sur une main, regardant le soleil se coucher, songeant à Alice et à ses merveilleuses aventures, jusqu'à ce qu'elle aussi se mette à rêver. Et voici quel fut son rêve…

D'abord elle rêva de la petite Alice. A nouveau, les petites mains étaient croisées sur ses genoux, et ses yeux clairs et impatients regardaient dans les siens… Elle pouvait entendre le timbre de sa voix, et voir l'étrange petit mouvement de sa tête, qui visait à mettre en arrière

ses cheveux, qui lui tombaient toujours dans les yeux… Tandis qu'elle écoutait, ou croyait écouter, tout ce qui était autour d'elle se mit à s'animer: les créatures étranges du rêve de sa petite sœur étaient là.

A ses pieds, les hautes herbes se mirent à bruire tandis que le lapin blanc passait en hâte… La souris effrayée traversa la mare voisine en faisant des éclaboussures… Elle pouvait entendre le tintement des tasses à thé du lièvre de mars, et de ses amis, attablés devant un goûter qui n'aurait jamais de fin, alors qu'avec sa voix aiguë, la Reine ordonnaient l'exécution de ses malheureux invités… Une fois encore, le porcelet éternua sur les genoux de la duchesse, tandis que plats et assiettes s'écrasaient autour de lui… Une fois encore le cri du griffon, le grincement de la craie sur l'ardoise du lézard, les sons étranglés des cochons d'Inde étouffés, retentirent, mêlés aux sanglots lointains de l'infortunée simili-tortue.

Elle resta ainsi, les yeux fermés, croyant presque être au *Pays des Merveilles*, tout en sachant fort bien qu'il lui suffirait de les rouvrir pour retrouver la terne réalité... L'herbe ne bruirait plus qu'au souffle du vent, et c'est seulement le balancement des roseaux qui ferait onduler la surface de la mare… Le tintement des tasses à thé deviendrait le tintement des clochettes des moutons, les cris aigus de la Reine ne seraient plus que la voix du petit berger… Les éternuements du bébé, les cris du griffon et tous les autres bruits étranges, se transformeraient (elle le savait bien) en la clameur confuse d'une basse-cour surpeuplée, tandis que les meuglements lointains du bétail remplaceraient les lourds sanglots de la simili-tortue.

Finalement, elle s'imagina cette même petite sœur devenue femme. Elle était certaine qu'elle garderait, durant toute sa vie d'adulte, le cœur simple et tendre de l'enfance. Elle rassemblerait autour d'elle d'autres petits

enfants, et ferait briller leurs yeux impatients en leur racontant des histoires étranges, peut-être même cet ancien rêve du *Pays des Merveilles*. Elle partagerait leurs chagrins simples, et leurs joies simples, se souvenant alors de son enfance, et des heureuses journées d'été.